

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

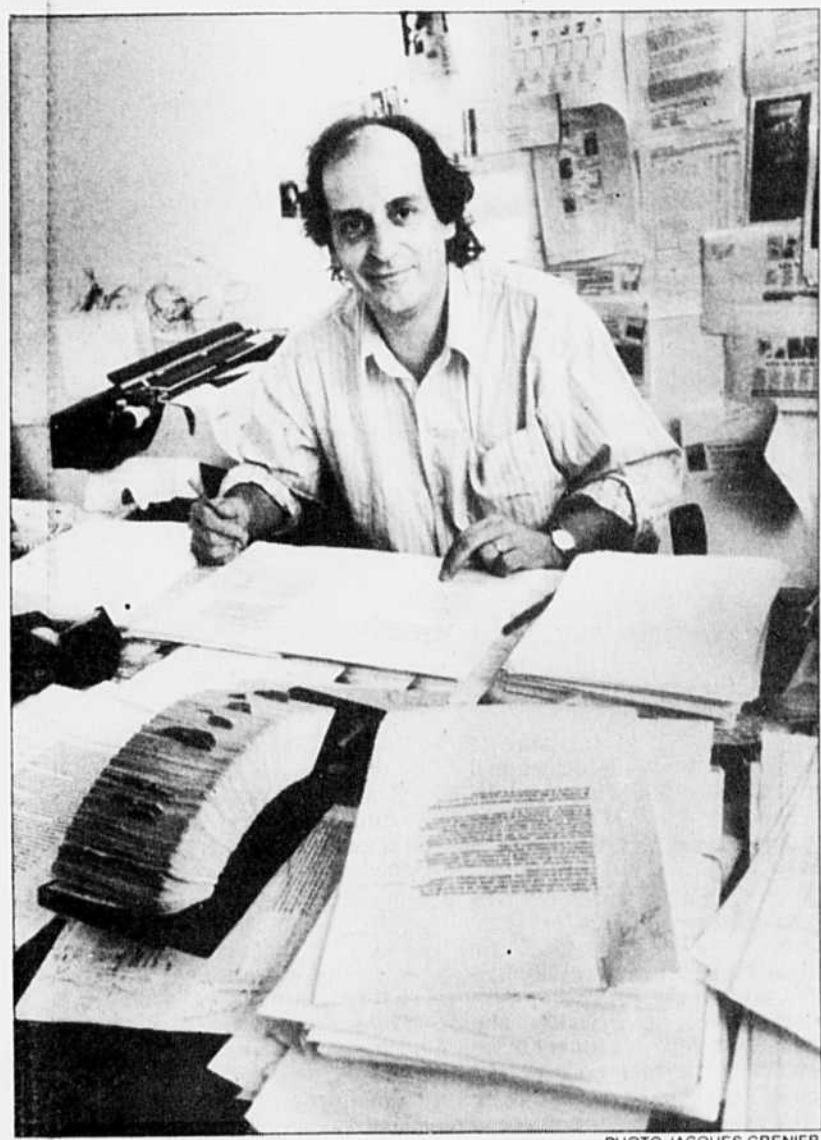
le plaisir des livres



Montréal, samedi 29 septembre 1990

JACQUES LANCTÔT

Du ravissement à l'édition



Vingt ans après la crise d'octobre, l'ex-felquiste Jacques Lanctôt poursuit son combat avec une arme différente : la littérature.

Guy Ferland

JACQUES LANCTÔT a toujours été un rebelle sous des dehors calmes et bon enfant. Il y a 20 ans, il était un des terroristes felquistes les plus recherchés par la police, et aujourd'hui il reste un des rares éditeurs québécois à miser sur la littérature comme locomotive de sa maison, VLB éditeur.

Le parcours de ce preux chevalier, défenseur de la littérature québécoise, a été pour le moins mouvementé.

En 1970, premier coup d'éclat, il réussit à 24 ans à écrire un texte qui bouleverse la population québécoise et qui devient le plus diffusé au Québec : le manifeste du Front de libération du Québec (FLQ) lu à la radio et à la télévision. C'était un texte démagogique, soutient l'ex-felquiste. On voulait qu'il soit lu à la radio. À ce moment là, les membres du FLQ étaient très préoccupés par la communication. On voulait que chaque personne se reconnaisse ou reconnaisse un ami pour que toute la population réagisse à l'oppression générale.

La réussite fut exemplaire. « Mêmes certains curés, dit-il fièrement, endossaient nos exigences. »

Pour donner une idée de l'esprit chevaleresque (Robin des bois ou gentleman cambrioleur) qui animait le mouvement felquiste de l'époque, Jacques Lanctôt donne l'exemple du vaste plan médiatique de conscientisation imaginé par lui et Paul Rose en 1968. « Comme nous étions contre la violence, on avait pensé organiser le premier téléthon qui donnerait la parole à toutes les personnes exploitées à travers la province. »

Pour réaliser ce projet, on voulait enlever le lieutenant-gouverneur comme garanti pour s'emparer de l'antenne de Radio-Canada pendant 48 heures. Là, on allait diffuser des actualités québécoises filmées par Pierre Harel qui couvraient tous les secteurs sociaux du Québec où il y avait des conflits. On aurait entre-coupé les scènes de conflits par des films québécois comme *On est au coton*, de Denys Arcand, et par des chansons engagées québécoises. Après, on aurait libéré notre otage et on se serait rendu à la police. Cela aurait été un magnifique coup médiatique sans effusion de sang et pratiquement sans violence.

Ce plan s'inscrivait dans un courant artistique et politique 'underground' qui animait toutes les couches de la société d'alors, se rappelle l'éditeur, comme les opérations Déclat. Moi j'avais été nourri intellectuellement par les artistes qui se réunissaient à la Casa espagnole, entre autres. Dès 1963, lors de la manifestation contre Daniel Gordon du CN qui avait déclaré que les Canadiens français étaient incapables à occuper des fonctions importantes, j'étais de toutes les luttes.

On baignait dans une atmosphère révolutionnaire. On suivait Chartrand et Bourgault du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), entre autres. On lisait les poètes comme Miron, Chamberland, Major, Plotté et Godin. Je réagissais peut-être à une éducation catholique très poussée chez moi qui s'est poursuivie au collège classique de Saint-Ignace de Rosemont. Mon père, un homme de droite qui s'occupait de l'Union nationale, nous avait conscientisé très jeunes à la politique, moi et mon frère François. J'ai

Voir page D-6 : Lanctôt



Peut-on maintenant lire Octobre ?

PHOTO ARCHIVES

LONGTEMPS le sujet fut évacué des conversations, et même des souvenirs. À l'approche du 20e anniversaire la peur est légèrement revenue : devant l'attitude à avoir, le souvenir à assumer face à la crise d'octobre, seul moment où la violence et le meurtre sont entrés dans l'histoire politique du 20e siècle québécois, quoi dire, quoi retenir ? D'octobre 1970 à

octobre 1990, la société a changé, la rage a quitté le cœur des Québécois avec l'accession du Parti québécois au pouvoir et une apparence d'indépendance tranquille qui s'en est suivi. Aujourd'hui il n'y a plus rien « à libérer », « à venger », et même l'échec du référendum de 1980 est assumé, on dirait même dépassé et envisagé dans l'optique d'une société distincte maintenant mature, sûre d'elle, économiquement plus forte et peut-être, hélas, dépolitisée. Au *Plaisir des livres*, on relit le passé d'octobre. On tourne la page.

— Robert Lévesque

PIERRE TURGEON

L'importance du *Je me souviens*

Jean Royer

« L'NE FAUT PAS avoir peur de la réalité », me lance Pierre Turgeon, qui se définit comme un écrivain « branché sur le Québec ». Le romancier fait paraître ces jours-ci aux Éditions Libre Expression *Un dernier blues pour Octobre*. Transposition romanesque de la crise politique qui a secoué le Québec en 1970, l'ouvrage est d'une vérité saisissante quant aux faits et d'une efficacité exemplaire sur l'imagination du lecteur.

Car voici ce qu'on pourrait appeler « le vrai roman d'octobre ». En effet, quand on sait que le romancier a interviewé plus de cent acteurs et victimes des événements, on peut supposer que ces confidences mènent au plus près des faits et que l'écrivain fait de ses lecteurs les témoins privilégiés de la crise d'octobre.

Pierre Turgeon fait partie de ce groupe d'écrivains qui sont en train de consolider un courant littéraire où le romancier se tient face au Québec réel pour imaginer le destin de ses personnages. À la suite de Marie-Claire Blais et Jacques Godbout et en compagnie de Yves Beauchemin et Noël Audet, entre autres, Pierre Turgeon investit l'imaginaire du Québec contemporain. Histoire de traverser nos peurs et d'imaginer un avenir.

« Comme romancier, je suis en rapport avec le politique. Il existe un lien de plus en plus fort entre ce que j'écris et l'histoire du Québec, me confie Turgeon. C'est une forme d'engagement politique. »

Le choix du sujet, la crise d'octobre, ne s'est pas imposé au romancier pour cause d'anniversaire. Ces événements ont habité son imagination depuis qu'il y a participé.

« L'histoire d'octobre a commencé pour moi le 24 juin 1968, au lundi de la matraque, me dit Turgeon, quand Jacques Lanctôt et Paul Rose se

sont rencontrés dans le panier à salade. Durant la manifestation, j'étais là, moi aussi, à côté d'eux. Mais quand la police a chargé, j'ai réussi à sauter de l'autre côté de la clôture de l'école Jacques-Cartier et je ne me suis pas fait arrêté ni matraqué. Ensuite, j'ai toujours été fasciné par cette idée que si j'avais passé la nuit qu'ils ont passé au poste de police, je me serais peut-être retrouvé à faire les choses qu'ils ont faites. En discutant avec Paul Rose, je me serais aperçu que nous avions été tous les deux au collège Sainte-Marie la même année, sans se connaître. C'étaient des gars de mon âge. Ce qu'ils ont fait était pour moi facile à comprendre. Je pouvais m'identifier à eux. »

D'autre part, Turgeon avait abordé le sujet d'octobre dans *Prochainement sur cet écran*, puis comme scénariste d'un film de Blandford (qui fut aussi le réalisateur de la série *Duplessis*). À cette occasion, l'écrivain avait rencontré plusieurs acteurs de la crise d'octobre, dont Michel Viger, juste avant qu'il ne se fasse écraser par son tracteur sur sa ferme. Mais il n'avait pas pu rencontrer les gens de la cellule Libération, en exil à Cuba, ni Paul Rose et les autres, séquestrés dans une prison à sécurité maximale.

« Ainsi j'étais toujours resté avec l'impression de n'être pas allé au bout de cette histoire-là, précise le romancier. Le sujet m'est revenu, il y a deux ans. J'ai fait des recherches considérables. J'ai rencontré plus d'une centaine d'acteurs de la crise d'octobre. Il s'agissait d'intégrer dans le roman des éléments de l'histoire contemporaine. »

Turgeon nous fait d'abord pénétrer dans les deux familles des protagonistes, chez Jacques Lemieux (les Lanctôt) et Paul Doré (les Rose), puis nous emmène aux événements de la Maison du pêcheur à Percé, avant de nous relater la crise

d'octobre telle que vécue au sein des deux cellules felquistes. Le troisième acteur du récit, c'est Luc Gauvin, un personnage fictif qui résume à lui seul tous les policiers enquêteurs aux prises avec le Front de libération du Québec (FLQ). Mais ne cherchez pas dans ce roman une mise en scène du côté des hommes politiques, Trudeau ou Bourassa. Car le romancier ne voulait pas s'éloigner du cœur du récit où évoluent Jacques, Paul et Luc Gauvin, les trois personnages d'où il regarde la crise.

« J'ai été frappé, au début de ma recherche, par les propos d'un felquiste qui m'a dit : On aurait voulu parler avec le pouvoir et on a parlé tout le temps avec la police. C'est un peu là que la crise s'est jouée. Curieusement, note Turgeon, on dirait que la même situation se répète pour la crise amérindienne. C'est-à-dire que c'est l'armée qui parle. On dirait qu'au Québec, à un certain moment de la crise, le pouvoir se retire, se lave les mains et dit : Bon, on vous laisse ça, messieurs les policiers, messieurs les militaires. Réglez le problème. Nous, les gouvernements, nous ne voulons plus rien savoir. C'est un peu ce qui s'est passé en octobre 1970. Les policiers ont précipité la réaction du pouvoir. C'est eux qui transmettaient l'information sur laquelle le pouvoir prenait ses décisions et il y a eu des distorsions majeures dans la lecture de la situation. »

Quand il lit *Un dernier blues pour Octobre*, le lecteur n'a qu'un réflexe : celui de redonner à chacun des personnages son vrai nom. S'il entre dans l'univers romanesque déployé par Turgeon, il se réfère sans cesse à ce qu'il connaît des faits qui habitent désormais la conscience collective québécoise. Ainsi l'écrivain avait pour défi de faire coïncider l'évocation romanesque et la vérité des faits.

« À partir du moment où je suis en-

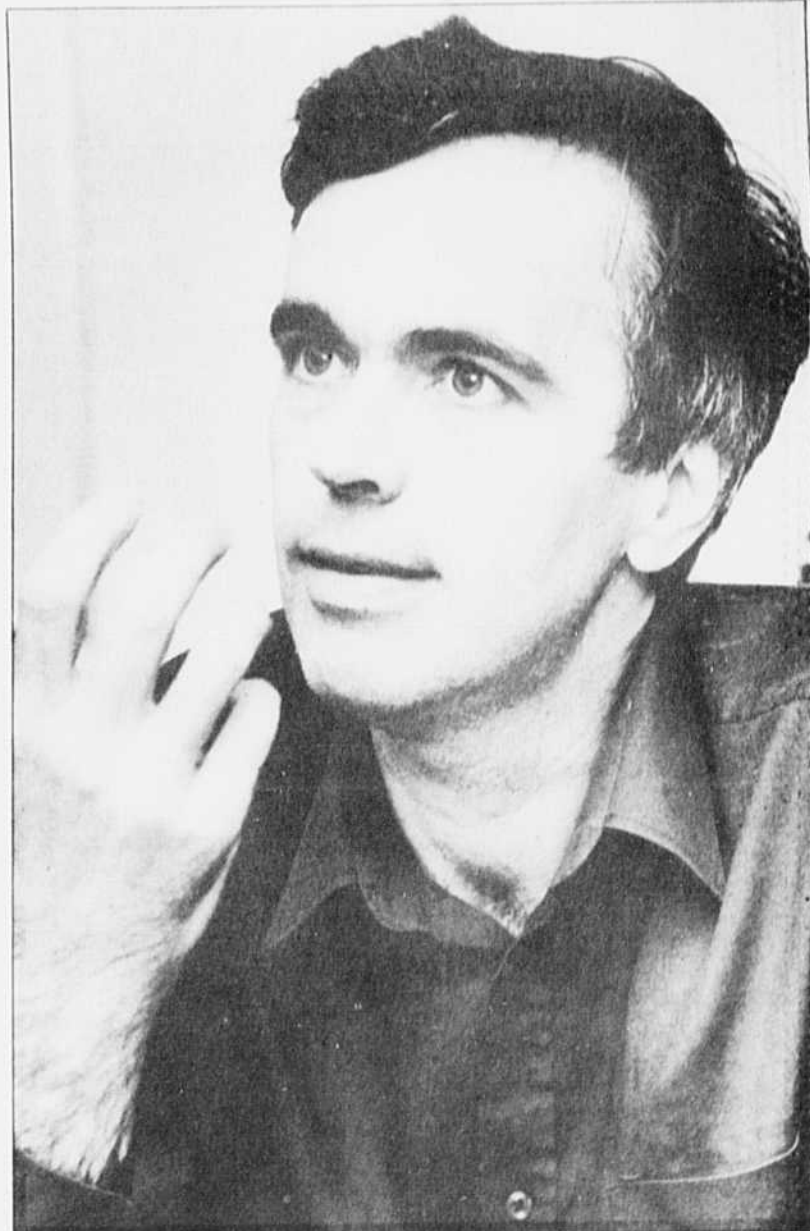
tré dans l'histoire avec le récit de l'enlèvement de Cross, dit le romancier, j'ai collé le plus près possible à la vérité des faits, selon la méthode développée par Truman Capote dans *De sang froid*, et j'ai réservé mes interventions romanesques pour explorer la dimension intérieure des personnages, pour illustrer ce qu'ils pouvaient penser et sentir à tel ou tel moment. En même temps, j'aurais pu laisser les noms des personnages réels. Mais j'ai décidé de leur donner des noms fictifs pour bien marquer qu'il y a aussi une part de fiction. C'est quand même un roman. »

L'ouvrage de Turgeon se termine sur une scène d'enfermement, mais aussi avec la réplique d'une femme qui dit, comme la devise du Québec : « Je me souviens. »

« Ce *Je me souviens* est très important pour moi, conclut l'écrivain. Sur le plan de la mémoire, les écrivains ont un rôle essentiel à jouer. Comment un peuple se souvient-il de son histoire ? Certes, par ses historiens, d'un point de vue abstrait et théorique, mais aussi dans ses tranches, par ses écrivains et ceux qui ont donné une charge émotive à cette histoire. Et je crois qu'au Québec tout reste encore à dire, ce qui est extraordinaire pour nous. »

« Je pense aussi qu'il y a toujours un risque d'enfermement. Il y a quelque chose de très délicat dans nos relations avec l'autre. On en a un exemple actuellement avec la crise amérindienne. Peut-être parce qu'on a une existence si précaire, si difficile. Pour moi, la littérature c'est *Je me souviens*, mais c'est aussi arriver à regarder l'autre et à communiquer avec lui. »

« Et le *Je me souviens*, c'était important pour moi que ce soit une femme qui le dise, à la fin du roman. En fait, quand j'ai commencé d'écrire sur la crise d'octobre, les gens me disaient qu'ils ne voulaient pas



L'écrivain Pierre Turgeon lance ces jours-ci aux Éditions Libre Expression *Un dernier blues pour Octobre*, une transposition romanesque de la crise politique de 1970.

entendre parler de ces événements. C'est le problème d'une histoire dans laquelle il y a souvent des défaites : on aime moins se souvenir des défaites que des victoires. Moi, ajoute Turgeon, je crois à ce que me répon-

dit le felquiste Francis Simard, un jour, quand je lui demandais ce qu'était pour lui le bilan d'octobre : le simple fait qu'on soit là pour en parler, c'est déjà une victoire! »

Claude Jasmin
Le gamin



184 pages — 14,95 \$

CLAUDE JASMIN / LE GAMIN

- Une histoire, au rythme endiablé, d'un gamin de douze ans, menée d'une main de maître par un Claude Jasmin « dangereusement en forme ».
- « *Le gamin*: un roman déchaîné... On risque d'être essoufflé, de s'égarer, d'être stupéfait, mais on ne s'ennuie pas ».

ROMAN

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ROMAN



Lucie Côté, *La Presse*

Le plaisir des Livres

Mon Bébert à moi



Robert
LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

LA PLUS belle histoire de fidélité c'est celle de Louis-Ferdinand Céline et de Bébert. Dans les trains bondés de la fuite en 1945, vers Sigmaringen, Céline et Bébert le gros chat étaient des inséparables. Dans la pagaille, les arrêts imprévus du convoi, les longues attentes dans la nuit, la vaine recherche de rognures de viande sur les quais, Bébert, jamais, ne disparut.

Moi qui ai peur de laisser aller au bout de la rue mon Bébert à moi (un gros chat nu-pieds), et peut-être ne plus jamais le revoir, comment m'imaginer la liaison Céline-Bébert qui résista à toutes les séparations par la foule occasionnées, à toute perte de vue fatale dans le désordre d'une guerre?

Jamais Bébert ne quitta la vieille canaille de Destouches. C'est magnifique.

Paul Léautaud, lui, autre monstre de la littérature, n'aima pas un chat; il aimait les chats. À Fontenay-aux-Roses, son pavillon était le pays des chats. Le vieux libidineux des lettres était la Josephine Baker des petits félins. On a reconstitué ce pavillon dans le film de Jean-Pierre Rawson que l'on voit au Parisien ces jours-ci: Mi-

chel Serrault, qui donne à Léautaud du panache dans l'art de faire la chatte, circule telle une nourrice, au début du film surtout (on perd les chats à mesure que l'action avance), et rappelle presque le père Jules de Michel Simon dans *L'Atlante*, dont les chats passaient leur enfance sur les épaules voûtées.

Ah, Michel Simon! Quelle bête! Ces acteurs comme lui nous manquent autant que les chats qui nous ont frôlés leur vie durant. Leur vie à eux. Leur vie de chat.

Dans *Comédie d'amour*, Serrault-Léautaud ne cesse de répéter qu'il préfère les bêtes aux hommes. A-t-il raison le vieux maquereau de 61 ans qui, cette année-là, en 1933 (la matière de son *Journal particulier* sert au film de Rawson), circule dans les salons avec espoir de « faire minette » aux baisées-voilà, à la vicieuse-une-telle, et qui, cabas au bras, fait entretemps le plein des restants, bouts de viande chic, pour les ramener à Fontenay-aux-Roses et faire un bouilli à ses chers petits?

Grande question. Un être humain aime-t-il plus, au fond de son âme, un chat ou un semblable? Qui répondra avec certitude?

Sont-ce les littéraires qui auront le plus aimé ces bêtes que l'on ne caresse pas tant qu'elles se carressent à nous? De Colette à Yves Navarre (bonjour Tybalt, bonjour le petit Tibère), jusqu'à Foglia et sa Simone, et aux rêveurs qui, de-



PHOTO MAGAZINE LITTÉRAIRE
Céline et son chat Bébert.

vant les ruines de Rome, croient reconnaître parfois un poil ou un caractère dans la bande des chats errants et méchants (dit-on) qui envahissent le Forum de Trajan à la nuit tombée, tous les cœurs vaillants de la littérature ont aimé au moins un chat.

Mon Bébert à moi, tout prolétaire, né de père inconnu, qui ne connut que la noirceur d'un placard jusqu'à l'âge de trois semaines, s'appelle Carton. Pour le vétérinaire, s'entend. Pour moi, c'est simplement le gros. Parce que j'en ai un autre qui s'appelle le petit. Le

peut gris. Trouvé, lui, sur une galerie de maison de campagne abandonnée par une critique gastronomique qui venait prendre possession des lieux.

Deux chats: je suis loin du compte de Léautaud dont personne n'a jamais su combien il a pu en avoir, en recueillir, en nourrir, en enterrer. Je pense à la poignante scène de *Comédie d'amour*: Léautaud-Serrault rentre chez lui, tard. Il trouve un petit chat mort dans le creux de son fauteuil. Il l'enveloppe d'un vieux chiffon. Il prend une pelle et sort dans le jardin. De sa poche il tire un plan, il cherche où (tiens, sous le grand arbre) il y a encore de la place. Il creuse. Il enterre.

Le petit chat est mort.

Il y a un autre amoureux de la grande famille des félinés, un grand poète qui a supplié d'être enterré à la plage de Sète, qui ne l'est pas mais qui, cher Brassens, a écrit dans une chanson:

« Gloire au fic qui barrait le passage aux autos pour laisser traverser les chats de Léautaud ».

Georges Brassens rendant gloire à un fic? Seuls les chats vous mettent dans de tels états.

★ *Comédie d'amour*, un film de Jean-Pierre Rawson, avec Michel Serrault. Au Parisien.

★ *Journal particulier, 1933*, Paul Léautaud, Mercure de France, 1986.

★ *Poèmes et chansons*, Georges Brassens, Éditions du Seuil, 1983.

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

Une spirale de 100 numéros

LE 100^e numéro de la revue *Spirale* vient de paraître et a pour thème *Le Québec en perspective*. Pour célébrer l'événement, « tous les collaborateurs ont en conséquence reçu le mandat de décrire et de critiquer une production québécoise contemporaine ou récente, et d'imaginer à partir de ce qu'ils y perçoivent ce qu'il adviendra du genre ou du domaine de la pensée observés dans une dizaine d'années, vers l'an 2000 », écrivent les directeurs.

Au sommaire de cette livraison spéciale, on trouve de tout: de l'analyse de la propension du romancier québécois à faire court à un souhait sur l'avenir du cinéma québécois, en passant par la nécessité d'une pensée féministe critique. On remarque, à la fin du numéro, des textes de fiction dans lesquels quelques journalistes ont imaginé qu'un personnage connu disait pourquoi il lit *Spirale*. C'est

ainsi qu'on apprend comment Bruce Banner devient Hulk, que Jamie Lee Curtis tient peut-être la revue *Spirale* dans une scène d'un film célèbre, que la revue est à l'origine du mot de Cambronne et que le quart-arrière Joe Montana est passé Maître-ès-Spirale... Dans le même esprit, on invite les lecteurs à écrire des textes de fiction portant sur le même thème et à les envoyer à la revue avant le 31 décembre.

Colloques et célébration

PLUSIEURS penseurs importants participent au colloque *L'Art vers l'an 2000: l'apocalypse comme métaphore*, conçu et organisé par Monique Brunet-Weinmann, et présenté au centre Saidye Bronfman les 1^{er} et 2^e octobre. Edgar Morin présentera une allocution sur *Le complexe de l'Apocalypse: fin d'un monde et ère nouvelle*, le 1^{er} octobre. Jean Dumont sera le modérateur d'une table ronde sur « la construction de la déconstruction, l'univers tourbillonnaire ». Les autres communications porteront sur « Le

retour des danses macabres et de l'allégorie: art et sida. Pour combattre les sept fléaux: nouvelle figure du discours artistiques, monde nouveau et homme nouveau dans la propagande socialiste avant 1917, les lendemains qui déchantent — À l'Est quoi de Nouveau? Les archéologies du futur et l'empoisonnement des systèmes de réalité et le monde inversé ». Les frais d'inscription sont de 25 \$ pour le colloque ou de 15 \$ pour les étudiants. Pour tous renseignements supplémentaires: (514) 739-2301.

Michel Butor et son oeuvre

MICHEL BUTOR est l'invité du département de français de Queen's University, du 1^{er} au 6 octobre, pour la présentation d'une série de manifestations autour de son oeuvre. Du 1^{er} au 3 octobre, il animera un séminaire sur son parcours intellectuel. Le 4 octobre, il lira des extraits de son oeuvre à l'occasion du vernissage de l'exposition « Butor pluriel » qui réunit au Agnes Etherington Art Centre des livres-objets très rares que Butor réalise avec des peintres, graveurs et photographes. L'exposition sera ouverte jusqu'au 4 novembre. Du 4 au 6 octobre, un colloque international regroupera autour de

Butor des spécialistes universitaires du Canada, des États-Unis et d'Europe.

La Fête de la nouvelle

LES membres du collectif de la revue XYZ ont organisé une Fête de la nouvelle qui aura lieu à la Bibliothèque nationale du Québec (1700, rue Saint-Denis à Montréal) du 4 au 6 octobre. Le 4 octobre, dès 18 h, on procédera au lancement de plusieurs recueils de nouvelles et à la remise des prix du concours de nouvelle XYZ. LE DEVOIR publiera le texte gagnant dans son édition de samedi prochain. L'animatrice est Anne Dandurand. On présentera également un vidéo tiré d'une nouvelle de Marie José Thériault, « L'impossible train d'Anvers ». Les 5 et 6 octobre, à compter de 20 h, plusieurs écrivains feront une lecture de nouvelles et on présentera une exposition des portraits de nouvelliers de Daniel Gagnon.

Rencontres littéraires

ANNE-MARIE ALONZO est la première invitée au récital de poésie de la société littéraire de Laval « Parole en liberté » qui se tient le vendredi 5 octobre, à 19 h 30, à la salle polyvalente de la Maison des arts de Laval (1395, boul. de la Concorde).

Conférence d'Edgar Morin

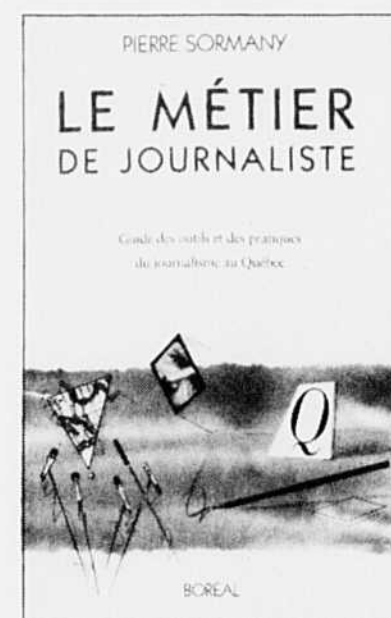
À L'OCCASION de son passage au Québec, Edgar Morin prononcera une conférence publique à l'École polytechnique de Montréal le 3 octobre, à 11 h 30, à la salle Bell Canada (C-631). Le thème de l'allucination est: Comment sortir du XX^e siècle.

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

LE MÉTIER DE JOURNALISTE
Pierre Sormany,
Boréal,
406 pages.

DANS cet ouvrage pour journaliste en herbe, l'auteur présente un « guide des sources d'information accessibles aux journalistes de la presse écrite ou électronique et un portrait critique de l'information au Québec, à travers ses divers champs de pratique ». Il passe en revue les différents genres et techniques journalistiques. Les titres des six parties du livre sont: *Le journalisme: ce qu'il devrait être et ce qu'il est; Le traitement de la nouvelle et l'écriture journalistique; Outils et techniques de cueillette de l'information; Les champs de pratiques spécialisées; Les pratiques non conventionnelles: le journalisme d'enquête et le nouveau journalisme; Formation et soutien professionnel.*



WILLY BRANDT
Mémoires,
Albin Michel,
430 pages.

DANS ses mémoires, Willy Brandt fait le bilan d'une vie remplie d'événements qui ont marqué l'évolution de l'Allemagne. En même temps, il commente les bouleversements auxquels il a assisté. Il raconte, entre autres, ses années de jeunesse, ses relations avec son père, son exil, l'après-guerre, la construction du Mur de Berlin, l'Europe, le dialogue Nord-Sud, etc. Rappelons que Willy Brandt a été maire de Berlin, ministre des Affaires étrangères, puis chancelier de la République fédérale et prix Nobel de la Paix.

LES NOCES DANS LA MAISON

Bohumil Hrabal,
La trilogie des souvenirs,
traduit du tchèque
par Claudia Ancelot,
Robert Laffont,
516 pages.

CE ROMAN autobiographique d'un des plus célèbres écrivains tchèques a été qualifié de chef-d'œuvre par la critique française. Au lieu de rédiger son portrait au « je », l'auteur de 75 ans a imaginé de donner la voix du narrateur de cette histoire parfois sordide à sa femme, témoin privilégié du délire de son mari qui se défoule sur sa machine à écrire. Achevé en 1985, ce livre de Hrabal n'est pas encore paru en Tchécoslovaquie.

Bohumil Hrabal



L'AUTREDI
Michel Luneau,
François Bourin,
208 pages.

L'AUTEUR de *La légende du corps* entreprend de nous conter l'histoire d'un cadre supérieur qui, un beau matin, remarque qu'il n'y a personne dans la rue, ni même à son bureau. Peu à peu, avec un humour noir et un sens du rythme, le poète Luneau nous entraîne dans une situation absurde où les autres ont disparu.

LA STRATÉGIE DU BOUFFON

Serge Lentz,
Robert Laffont,
366 pages.

NICOLAS D'AUSONE devint évêque à 23 ans. Fort beau et d'un naturel porté à la débauche, il aspirait aux plus hautes distinctions. Malheureusement, il a misé sur le mauvais « cheval » lors du conclave des latrines de 1458 (car c'est dans ces lieux que se sont déroulées les dernières négociations). Le nouveau pape élu le disgracie et l'exile dans un monastère oublié de la Vallée Borgne. C'est là qu'il va entreprendre sa longue marche émaillée de péripéties en compagnie du joyeux moine Marin pour devenir cardinal.

FILLES D'ÈVE

Christiane Olivier,
Denoël,
216 pages.

L'AUTEUR des *Enfants de Jocaste* s'intéresse cette fois à l'évolution physiologique et psychologique de la femme, de la naissance à la vieillesse. Elle s'interroge surtout sur les rapports entre les enfants et les parents. Le docteur Claude Françoise Dubreuil apporte le point de vue gynécologique de chacune des étapes que décrit la psychanalyste.

COMBAT DE FAUVES AU CRÉPUSCULE

Henri-Frédéric Blanc,
Actes Sud/ Leméac/ Labor,
coll. Cactus,
106 pages.

« LE VENDREDI 5 décembre 1986 à dix-sept heures quarante-sept, heure locale, Charles Cuvelier, trente-trois ans, expert en communication globale, entra dans un immeuble de la rue Vaneau, à Paris. Il venait au sujet d'une annonce: « A louer appartement grand standing pour célibataire sans chien situation aisée. » C'est le début de ce petit récit, et le début des ennuis du publicitaire qui ne sortira pas indemne des mains des locataires en furie.

ÉCRITS DES FORGES
POÉSIE

ALARIE DONALD et POZIER BERNARD
ALARIE DONALD
ALBERT MICHEL
BLOUIN LOUISE

BOISSÉ HÉLÈNE
BREMOND JACQUES

CHATILLON PIERRE
CHARRON FRANÇOIS

CHIASSON HERMÈNEGILDE et
FEDERICO GARCIA LORCA
CLOUTIER CÉCILE
COLLECTIF
COLLECTIF

DAOUST JEAN-PAUL
DOBZYNSKI CHARLES

FERLINGHETTI LAWRENCE
HARVEY PAULINE
JUTEAU MONIQUE
JOUFFROY ALAIN

LANGEVIN GILBERT
LÉGER PIERROT
MURRAY SIMONE G.
PETITS JEAN-PIERRE
ROUSSEAU PAUL

SAINT-DENIS JANOU
ST-YVES DENUIS
TRANSTROMER TOMAS

VANIER DENIS

903, ST-THOMAS C.P. 335, TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G9A 5G4

NOUVEAUTÉS

Au cru du vent (coédition Musée d'art de Joliette)	6,00 \$
La terre comme un dessin inachevé	6,00 \$
Une photo à côté du banc de neige	6,00 \$
Des mots pour rêver (Anthologie) (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 \$
Je n'écris plus	6,00 \$
Guillaume des Ors (coédition Le Dé Bleu)	12,00 \$
Le violon soleil	10,00 \$
La beauté des visages... (GRAND PRIX DE POÉSIE FONDATION DES FORGES 1990)	10,00 \$
Lèvres urbaines No 19	6,00 \$
Lampée	10,00 \$
Des Forges # 29	6,00 \$
Poésie 89 (coédition Collège de Joliette)	12,00 \$
Les cendres bleues	10,00 \$
Les heures de Moscou (coédition Europe/Poésie)	12,00 \$
Amant des gares	12,00 \$
Montréal français (Lèvres urbaines No 16)	6,00 \$
Trop plein d'angles	6,00 \$
Eros déraciné (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$
Haut risque	10,00 \$
Les chants de la soif	10,00 \$
À tir d'elles	6,00 \$
La fête des bannières emplumées	6,00 \$
Micro-textes (PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE 1990)	6,00 \$
Mémoire innée	10,00 \$
Tranches de ciel	10,00 \$
Baltiques et autres poèmes (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$
Les stars du rodeo	10,00 \$

LA JEUNE POÉSIE

Objet (PRIX JOVETTE-BERNIER 1989)	5,00 \$
Neurones fragmentés	6,00 \$
Ne jamais rien dire	5,00 \$
Une barque sur la lune	5,00 \$
Lettres insolites	6,00 \$

LA POÉSIE CASSETTE

Ville concrète (coédition Artalect)	10,00 \$
Amantes (coédition Artalect)	10,00 \$
Conférencial / Urgent	10,00 \$
La marche à l'amour (coédition Artalect)	15,00 \$
Le désert maintenant	10,00 \$

GF-Flammarion

les œuvres-clés d'hier et d'aujourd'hui

GF-Flammarion une démarche éditoriale de qualité

- Plus de 500 titres sélectionnés parmi les grandes œuvres de la littérature française et étrangère.
- Chaque édition est accompagnée d'un appareil de texte rigoureusement établi par les meilleurs spécialistes (introduction, chronologie, bibliographie).
- Une présentation élégante et raffinée.

191

LIBERTÉ

Octobre 1970

Le Québec en OTAGE
avec des témoignages inédits d'ex-félicites

191

textes et témoignages de:

JACQUES COSSETTE-TRUDEL,
JACQUES LANCTÔT,
JACQUES ROSE,
PAUL ROSE, FRANCIS SIMARD,
JEAN-FRANÇOIS CARDIN,
MICHELINE CAMBRON,
GILLES MASSE,
PIERRE TURGEON,
HEINZ WEINMANN

en vente chez votre librairie

----- Bon de commande -----

Je désire le numéro 191 ☐ (à joindre 8,00\$)
Je veux m'abonner ☐ (6 numéros, 30\$)

NOM

ADRESSE

CODE POSTAL

Renvoyer à: **LIBERTÉ**
CP 399, succ. Outremont
Outremont H2V 4N3

Livres

L'octobre de l'imaginaire



Jean
BASILE

Lettres
▲ québécoises

LA CRISE d'octobre fait désormais partie de l'imaginaire québécois. C'est notre Commune. On ne s'étonnera donc pas que l'imaginaire revendique ses droits, aujourd'hui qu'on marque le vingtième anniversaire de la fin du FLQ.

Trois romans viennent de paraître qui traitent de ce sujet touffu, difficile, et qu'on ne peut pas aborder, à mon âge, sans un serrement de cœur.

Pour se rafraîchir la mémoire, je conseillerai qu'on lise d'abord *Les Québécois violents* de Marc Laurendeau dont l'édition originale date de 1974 mais qu'on vient de rééditer avec des additions notables. C'est un livre simple, clair, honnête, manifestement sympathique à la cause du Québec indépendant mais sans illusion sur la nature humaine. Après tout, Marc Laurendeau n'est-il pas avocat et journaliste ? On y trouve tous les noms, toutes les dates et tous les événements qu'il faut savoir.

Pour la tâche ingrate que les activistes du FLQ ont accomplie dans un excès d'impatience propre à la jeunesse, personne n'osera le remercier. Il n'en reste pas moins qu'elle s'inscrit parmi les faits importants de notre histoire », écrit l'auteur.

Pierre Turgeon aurait souhaité faire un film sur octobre. Le projet n'a pas abouti, naturellement, et Pierre Turgeon a décidé d'écrire un roman avec le matériel qu'il a réuni sur le FLQ, auquel s'ajoutent des souvenirs personnels. C'est *Un dernier blues pour octobre*.

Est-ce vraiment un roman ? Oui et non. Non, parce que Pierre Turgeon suit les événements pas à pas, de 1968 à 1970. Non toujours, parce qu'on retrouve dans son livre les vrais protagonistes du FLQ. Sans doute n'utilise-t-il pas leurs vrais noms mais enfin il ne faut pas être un officier de la GRC pour reconnaître Paul Rose sous le pseudonyme de Paul Doré ou Jacques Lanciôt en Jacques Lemieux, etc. Oui, c'est un roman quand même parce que Turgeon, non content d'inventer des personnages et des intrigues secondaires, reconstitue à sa manière un peu mégalo-mane la psychologie de ses héros et les réinvente par conséquent. Outre que, par la magie de l'imaginaire, il sait et nous apprend tout ce qui se passait à la mairie de Montréal, dans le corps policier ou dans le tête de Pierre Trudeau. Ça, un historien ne peut pas le faire.

Son coup d'éclat sera d'avoir compris le parti qu'un romancier pouvait tirer de deux caractères aussi différents que ceux de Paul Rose (la cellule Chénier) et de Jacques Lanciôt (la cellule Libération), le premier, fils de prolétaire, réaliste, charismatique et rusé, le second, fils d'un militant politique recyclé dans le chapelet en famille, intellectuel, tourmenté et très romantique. Pierre Turgeon ne s'en prive pas et une grande partie de la réussite de son roman tient à l'usage qu'il fait de ces deux personnages qui se contredisent et se complètent. Il a perçu aussi que l'autre grand conflit de cette crise se jouait entre une population jeune, enflammée, juste assez radicale pour servir d'amplificateur au FLQ sans y participer, et les forces de l'ordre comme on dit.

Même si on tient compte de l'ampleur de ce projet, il y a quand même de nombreux ratés dans ce roman un peu échevelé. Ils sont dus, je crois, à deux raisons très différentes. Le temps a manqué à Pierre Turgeon



Pierre Turgeon

car, sans doute, on voulait publier son livre ces jours-ci pour des raisons de marketing. D'où l'inégalité stylistique de son livre. L'autre est moins agréable à dire. C'est comme si Pierre Turgeon n'avait pas pu se dégager suffisamment de ses modèles. Parfois, on a l'impression qu'il se sent leur obligé. Il les ménage et les flatte un peu. Paul Rose, un Christ mystique ? Après tout, les membres du FLQ, qui étaient intolérants, violents, souvent mal informés politiquement n'avaient pas que des côtés sympathiques.

Ici, qu'on me permette de rappeler, après Marc Laurendeau, une phrase des Cossette-Trudel (cellule Libération) à propos de ceux des pauvres étudiants de l'UQAM (pour tant bien marxiste à l'époque) qui n'étaient pas politisés. C'était tous, selon eux, des pédés et des drogués. Politisés, pédés ou drogués... Le choix n'est pas très vaste quand même. Perdu dans son rêve grandiose d'action troublante, Pierre Turgeon n'a pas vu tout ce qu'il y a de réactionnaire, de patriarcal et de passéiste dans le terrorisme.

Quitte à sauter des pages, j'aime ces romans ambitieux où il y a des moments superbes et ambigus. Tout le début, qui décrit la situation sociale des frères Rose, la grande scène du fameux « lundi de la matraque », toutes les finasseries de la police, toutes les pages sur la Maison du pêcheur de Percé, toute la fin, qui raconte les derniers moments en liberté des frères Rose traqués dans leur tunnel, sont magistraux.

Le *Coup de poing* de Louis Caron est le troisième tome des *Fils de la liberté*. Les personnages principaux en sont les Bellerose, type des Canadiens français qui se battent, depuis le traité de Paris, pour redéfinir leur statut particulier dans un Canada devenu anglais. Ce roman est l'histoire de Bruno Bellerose, un solitaire rural de cinquante ans qui a été floué par le patronat anglo-saxon, et de son neveu montréalais, Jean-Michel. « Deux cellules terroristes étaient à l'œuvre au Québec en octobre 1970. J'en ai créé une troisième », dit l'auteur. Jean-Michel fait partie de cette cellule FLQ de fantaisie. Poursuivi par la police pour un attentat, il se réfugie chez son oncle qu'il connaît à peine. Alors, on a à qui parler et le roman peut commencer.

Effectivement, il s'agit d'une œuvre de pure imagination, même si, selon la technique habituelle de Louis Caron, le romanesque alterne avec l'histoire, représentée ici par des discours politiques, le fameux manifeste du FLQ, des déclarations

des grandes gueules de l'époque dont certaines sont étonnantes rétrospectivement, etc.

Louis Caron est un écrivain populiste qui écrit un peu comme Yves Thériault. « La nuit écrasait le pays depuis la Manic où les loups contemplaient les grands barrages ». Des loups qui contemplent un grand barrage ? Ce genre d'image poétique que le romancier multiplie avec des généralités sur la vie et des lieux communs sur l'humanité à quelque chose d'exaspérant. Quant au romanesque de Louis Caron, il va parfois un peu loin. Comment croire à ce vieux bateau qui emporte les fugitifs loin des policiers ? Comme croire que la jeune amie du felquiste tombe amoureuse de l'oncle floué qui est sale comme un peigne ? Comment croire à ces discussions de taverne entre pro-felquistes et anti ? Ce n'est plus du roman. C'est de la romance. Il est vrai que le père de Jean-Michel, qui a une jolie voix de ténor, chante *Le Temps des cerises*, l'une des plus célèbres chansons de la Commune de Paris. Voilà qui décrit bien un personnage. J'espère que Louis Caron le sava.

On dirait, surtout, que *Le Coup de poing* est une suite de petits morceaux qui ne réussissent pas à s'emboîter les uns dans les autres. C'est si vrai que Louis Caron recourt sans arrêt au flash back, ce qui n'est pas un signe de cohésion dans un roman. Et ces personnages qui parlent, parlent, jacent, jacent...

Sauf que Louis Caron a le don de l'évocation nostalgique et quand ça réussit ça marche. Paradoxalement, ce sont les flash back qui sont les meilleurs moments de ce roman. Il y a là-dedans toute une jeunesse, qui est celle de Louis Caron. Il y a, là-dans, le témoignage d'un cœur aimant qui invoque avec émotion les mannes des humiliés et des offensés. Mais le FLQ n'a pas réussi à Louis Caron.

Pour terminer, je suggère un petit tour chez Claude Jasmin qui a un tout autre discours. Dans *Le Gamin*, un récit qui est surtout un conte philosophique, il pose la question morale du terrorisme et, en particulier, des enlèvements et des otages. Sa réponse est simple et claire. Ce sont des procédés humains, trop humains mais odieux. Ça peut paraître naïf mais il faut un certain courage pour l'écrire. En littérature, les terroristes sont plus attirants que les moralistes.

Pour le montrer, Claude Jasmin a inversé les propositions. Nous sommes en 1980. David, le fils d'un de ceux qui ont enlevé Cross et qui se

sont enfuis courageusement à Cuba, est enlevé à son tour par des terroristes palestiniens. Le petit garçon a douze ans. On le traîne de pays en pays. On le gâte et on le maltraite alternativement, selon la méthode policière bien connue. Comme tous les otages, il est en même temps ravi et effrayé de son aventure. David réside en secret son journal avec des crayons de couleurs. C'est ce journal que Claude Jasmin nous donne à lire.

Claude Jasmin n'étant pas toujours, en littérature, le spécialiste de la nuance, il abuse un peu des ficelles sentimentales mais, l'un dans l'autre, il finit par emporter l'adhésion. Son petit David est touchant et crédible quand il se souvient de sa mère, qui fait des ménages, ou de son père qui croyait à la justice et à la lumière, qui lisait Victor Hugo et qui trouvait les musées anglais « fa-bu-leux ». Sauf que dans le récit de Jasmin, le père du petit David, après avoir été reçu par Castro comme réfugié politique, est devenu provocateur anticastriste à Miami. On voit que Claude Jasmin n'a guère d'illusion sur l'engagement politique.

En fait, l'histoire est un peu plus compliquée que ça. David n'est pas vraiment le David que les terroristes voulaient enlever parce qu'il y en a deux. C'est à dire que, lui aussi, on voulait l'enlever mais pour d'autres raisons. Enfin, horreurs et quiproquos, c'est le suspense !

Ce livre est un des meilleurs de Claude Jasmin. Il s'y fait l'avocat de la gentillesse et de la vie mais avec une acuité qui vient de Voltaire dont voici la philosophie : d'abord devenons riche, puis mettons une perle rouge et cultivons notre jardin.

★ *Les Québécois violents*, Marc Laurendeau, nouvelle édition augmentée et remise à jour, 345 pages, Éditions du Boréal, Montréal, 1990.

★ *Un Dernier Blues pour octobre*, Pierre Turgeon, roman, 340 pages, Éditions Libre Expression, Montréal, 1990.

★ *Le Coup de poing*, Louis Caron, roman, 360 pages, Éditions du Boréal, Montréal, 1990.

★ *Le Gamin*, Claude Jasmin, récit, 180 pages, Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1990.

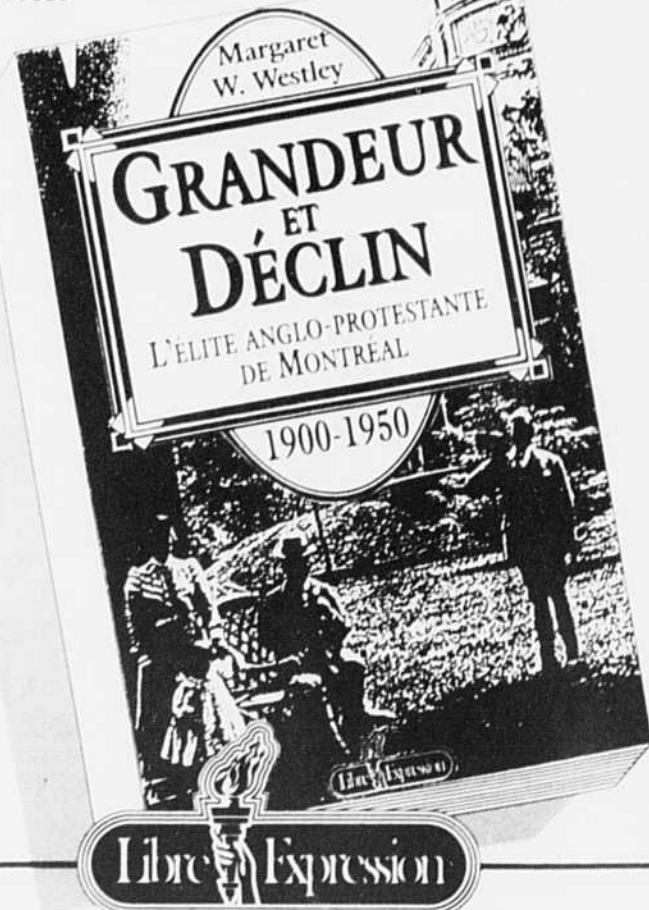
Surprenant

En 1900, la richesse du Canada était entre les mains d'une cinquantaine de protestants anglais et écossais. M. Westley ressuscite la vie fastueuse de ces barons de la finance, résidents du célèbre Square Mile.

Elle dépeint la destinée de cette élite à travers les grands événements qui ont marqué notre siècle. Une histoire inédite, surprenante, indissociable d'un certain visage de Montréal.

“Westley se montre ni complaisante ni méprisante. Seulement curieuse et étonnée... on ne laisse pas passer pareil joyau.”

RUDY LE COURS
La Presse



Les Éditions 3
présentent

LISE LACASSE

La corde au ventre

Roman

Si je ne raconte pas mon histoire, je vais mourir.
Comment sortir de ce placard, comment parler, comment regarder en pleine lumière, comment sauvegarder mon désir de liberté qui sort aujourd'hui de ma gorge comme un cri. Tout le monde l'entend mais personne ne l'écoute, ma vie est un long tunnel que je longe encore!

Autres ouvrages de Lise Lacasse

Au défaut de la cuirasse, (nouvelles) Éditions Quinze, Montréal, 1977. (Prix Benson & Hedges)

La facilité du jour, (roman) Éditions Bellarmin, Montréal, 1981. (Prix Alfred-Desrochers)

en vente chez votre libraire



126 pages
14,95 \$

LES FIGURES DE BARBARIE

Roman de Monique Pariseau

Un roman d'une grande sensibilité et d'une grande justesse d'observation dont l'action se déroule au Maroc dans le milieu de la coopération internationale. Un monde d'intrigues, de passions, de différences culturelles et de désillusions.

Quinze



En vente chez votre fournisseur

LOGIDISQUE

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

IBM PC
640 K
84,95\$

HUGO PLUS

le dictionnaire et la grammaire

COMPATIBLE:
WordPerfect 4.2, Microsoft Word,
WordStar 4.0, Word 4.0
et 5.0, Écrivain public,
Secrétaire personnel.

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
par Mansseau, Malka, Des Roches,
Lizée, Hétu

Vérification orthographique
et grammaticale, compatible
avec WordPerfect 4.2, 5.0
et 5.1, Wordstar 4, Word 4.0
et 5.0, Écrivain public,
Secrétaire personnel.

IBM PC
MAX
256 K
294,95\$

ÉDUCATION- NUTRITION



ÉDUCATION- NUTRITION

Fédération des producteurs de lait
du Québec
Conseil scolaire de l'Île de
Montréal

Une vision moderne de la
nutrition... Conçu pour les
élèves du primaire et pour
ceux et celles qui accordent
de l'importance à une saine
alimentation.

IBM PC
640 K
150\$

Les MTS,

tu peux les éviter



LES MTS, TU PEUX LES ÉVITER

par Richard Cloutier, M.Sc.Inf.
Ce que tous doivent savoir
sur ces «Microbes Très
Sympathiques». Des infor-
mations, des conseils, des
questionnaires. Pour les
jeunes et les moins jeunes.
Prix APOLOG du M.E.Q.

IBM PC
320 K
REG.
124,95\$

SPECIAL
DE LANCEMENT
64,95\$

MÉTAMORPHOSE



MÉTAMORPHOSE

par Gilles Guay
et Catherine Le Fluguais

Du BIG BANG jusqu'à
l'apparition de l'humanité,
vivez toutes les aventures de
la vie sur Terre! Éducatif et
passionnant, le jeu d'aven-
tures de l'année!

En vente partout
et chez LOGIDISQUE Inc.
Tous nos produits sont disponibles
en licences pour l'éducation.

Le plaisir des livres

Les poètes d'octobre

Toute poésie est résistance



Jean ROYER

▲ Poésies

EN DÉSPOIR DE CAUSE
Pierre Perrault,
Parti Pris, 1971;
in *Chouennes*,
poèmes 1961-1971,
l'Hexagone, 1975.

LIBERTÉS SURVEILLÉES,
Gérald Godin,
Parti Pris, 1975;
in *Ils ne demandaient qu'à brûler*,
poèmes 1960-1986,
l'Hexagone, 1987.

L'OCTOBRE
Michel Beaulieu,
l'Hexagone, 1977.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE QUÉBÉCOISE
Michèle Lalonde,
Seghers/Laffont, 1979.

RUPTURE DE BAN. PAROLES D'EXIL ET D'AMOUR
Jacques Lancôt,
VLB Éditeur, 1979.

LE DÉSERT MAINTENANT
Yves Préfontaine,
Écrits des Forges, 1987;
in *Parole tenue*,
poèmes 1954-1985,
l'Hexagone, 1990.

LE SOURIRE DES CHEFS
Michel Savard,
Norroît, 1987.

DANS LA JUBILATION DU RESPIRE LE CADEAU
Michel Garneau,
in *Poésies complètes 1955-1987*,
Guérin Littérature, 1988.



Gaston Miron

TROIS POÈMES INÉDITS (Paris, 1984) *,
Gaston Miron,
in revue *Poésie* 84, 1984.

TOUTE POÉSIE est par définition « résistance ». Au Québec, les poètes ont ouvert les chemins de l'identité, avant de lancer les mots de la révolution. Dans les années 1950, d'abord, aux éditions de l'Hexagone et à la revue *Liberté*. Dans les années 1960 ensuite, à la revue et aux éditions Parti Pris. L'histoire littéraire n'a pas oublié leurs poèmes, de Gilles Hénault à Jean-Guy Pilon et Jacques Brault, de Roland Giguère à Gaston Miron et Paul Chamberland.

En 1968 et 1969, au programme du spectacle « Chansons et Poèmes de la Résistance » présenté à travers le Québec en faveur des prisonniers politiques Vallières et Gagnon, on retrouve Michèle Lalonde, qui crée son fameux poème *Speak White*. Puis Gilbert Langevin, Vigneault et Charlebois, Raoul Duguay et Raymond Lévesque, Gaston Miron et Gérald Godin, Paul Chamberland, Claude Gauvreau et d'autres.

Quand éclate la révolution d'octobre 1970, le Québec de la Résistance passe de la parole aux actes. La politique prendra bientôt le relais,



Pierre Perrault

avec le Parti québécois. Que font les poètes ? Ils continuent de s'occuper du langage. Dans les années 1970 et 1980, la poésie interrogera désormais les destins individuels, mais en tant qu'ils font partie du destin collectif. Les poètes n'auront pas oublié les événements d'Octobre 1970. La plupart en exploreront la mélancolie dans leur poésie de solitude. D'autres seront plus explicites, qui pourraient être appelés « les poètes de l'octobre québécois ».

Sans réduire leurs œuvres à ce seul thème de la révolution, on peut regrouper au moins une dizaine de poètes qui n'ont cessé de se référer aux événements d'octobre 1970 depuis vingt ans.

Pierre Perrault le premier affirmait, dès février 1971, que « toutes les révolutions sont stupides sauf celles qui réussissent ». Son recueil intitulé *En désespoir de cause*, écrit à chaud durant les événements, nous met en garde : « que surtout parler d'octobre ne serve pas/ d'alibi/ à ceux qui n'ont que la parole ».

Puis Gérald Godin, qui vécut en prison avec 500 autres personnes innocentes les injustices de la Loi des mesures de guerre, publiait en 1975 son recueil *Libertés surveillées*. Il y

rappelait, bien sûr, les événements : « Quand les bulldozers d'octobre entraient/ dans les maisons à cinq heures du matin / (...) Quand les colombes portaient fusil en bandoulière... » Son poème, avec pour motif « à cinq heures du matin », n'est pas sans rappeler celui de Machado pour Lorca victime de Franco.

Comment ne pas signaler encore le poème déchirant de Michel Beaulieu, *L'Octobre*, paru en 1977 : « fragiles éclisses fixées dans les yeux/ un peuple va qui débusque ses songes/ tu lui dis des mots sans importance/ aucune sans lendemain peut-être bien/ des mots tirés du fond de l'agonie... ».

Chez Michèle Lalonde, la poésie devient la chronique de la révolution, dans des poèmes intitulés justement « Événement d'octobre », « Territoire intérieur » et « Portée disparue ». On peut dire qu'avec elle la poésie n'a jamais baissé pavillon.

Un des recueils qu'il faut relire pour les vingt ans d'octobre, est certes celui de l'ex-feliquiste Jacques Lancôt, *Rupture de ban. Paroles d'exil et d'amour*. Nous lisons ici le journal d'un révolutionnaire déposé qui traverse les marais de la mélancolie, seul avec son rêve, dans la crainte d'un retour au pays réel. Pathétiques encore aujourd'hui, ces proses douloureuses et d'une seule coulée au bord du désastre : « or je suis déchu de toute identité propre je me calque et recalque sur tout ce qui bouge et me ressemble exultant aux mots-gâchettes d'un hubert aquin chez qui je siphonne (en vain) des résidus d'encre pour me continuer un jour une semaine une saison en mots glauques... ».

En pleine crise d'octobre, Yves Préfontaine avait publié *Débâcle* suivi de *À l'orée des travaux*. Plus tard, il publiera *Le Désert maintenant*, un recueil de poèmes écrits entre 1971 et 1975 où le poète tient parole et se souvient des ruptures, des silences et de « l'effacement des signes » causés par la Loi des mesures de guerre : « Le chant jamais ne sera plus scansion d'un temps de certitude ».

Le thème du Québec resurgira chez quelques poètes plus jeunes, dont Michel Savard qui, dans sa suite « Nationalismes », publiée en 1987, ironisera au sujet du « sourire des chefs » : « ainsi nous sommes/ tous d'octobre peut-être/ avons-nous donné peut-être/ avons-nous été donnés allez donc/ chicaner aujourd'hui la différence/ prêter à ce ridicule/ qui vous immortalise ».

La « résistance » des poètes a délaissé le romantisme à l'emportepièce pour le cri perçant du hibou. Le poète fréquente les nuits de son peuple, il accompagne les errances de chacun et chacune, désormais. Il a renoué avec les mots de la colère, contre toute complaisance. Chez Michel Garneau, par exemple, après le référendum de 1980, le poète résiste au désespoir et continue de s'identifier à la conscience collective : « ou je suis plein d'une vieille rage/ c'est la rage de mon peuple/ c'est pas moi qui l'ai inventée/ je l'ai reçue en héritage/ et je sais qu'il faut qu'elle règne/ sinon c'est elle qui nous tuera ».

En cette époque baptisée post-moderne, où l'artiste a lancé son « je me souviens », les poètes québécois abordent le thème du pays sous l'argument culturel de la langue. Il serait intéressant d'explorer des publications de poètes de toutes tendances, de Nicole Brossard à Jean-Paul Daoust, de Claude Beausoleil à Louise Dupré, de Yves Préfontaine à Michael Delisle, de Pauline Harvey à Bernard Pozier, qui aujourd'hui dans leurs œuvres résistent à la disparition de la langue française et de la culture québécoise en Amérique.

Oui, le Québec des vingt ans d'octobre fait encore partie de la conscience littéraire. Même Gaston Miron, dans ses nouveaux poèmes inédits, où « l'homme agonique » est passé à la question métaphysique, voyageur d'une éternelle quête du sens d'être au monde, porte toujours en lui cette blessure :

« Tu es loin de chez toi, archaïque Miron où c'est pareil ici, le froid du monde en toi et le Québec, toujours lui, qui te remonte à la gorge, morsure au cœur ».

Le Québec en crises

LE RAPPORT DURHAM,
Traduction et introduction par
Denis Bertrand et Albert Desbiens,
l'Hexagone, Typo, 1990, 317 pages.

REFUS GLOBAL ET AUTRES ÉCRITS
Paul-Émile Borduas, Édition préparée par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe,
l'Hexagone, Typo, 1990, 304 pages.

LE CORPS LOGIQUE DE LA FICTION LE CODE ROMANESQUE CHEZ HUBERT AQUIN
Robert Richard,
l'Hexagone, 1990, 134 pages.

Heinz Weinmann

LE QUÉBEC évolue à coups de crises, au rythme d'une précipitément tous les dix ans, depuis qu'il sortit des limbes au début des années cinquante.

Crise de l'imaginaire canadien-français que révèle de manière fulgurante le *Refus global*. Crise provoquée par la mort de Duplessis, ouvrant les vannes de réformes socio-économiques spectaculaires avec l'avènement du Parti libéral. Crise d'octobre qui exorcise une fois pour toutes les velléités antidémocratiques, voire terroristes du mouvement vers la souveraineté. Crise causée par le NON au référendum de 1980. Enfin, dix ans après, la « crise autochtone » toujours pulvérulente...

La publication du *Rapport Durham* en édition de poche, excellemment présentée par Denis Bertrand et Albert Desbiens, vient à point nommée. Il rend compte, en effet, de la plus grave crise que le Canada français ait eu à traverser, plus aiguë encore que celle de la Conquête.

Il est temps de tirer ce rapport de la nuit d'oubli et de dénégation dans lesquelles l'a réduite une petite phrase qui en a tenu lieu : « C'est un peuple sans histoire et sans littérature. » Durham parlait ainsi des Canadiens français.

Expression de la morgue, du mépris de la part d'un Anglais ? Non. Puisque le premier roman de la littérature canadienne-française est publié juste deux ans avant la sortie du rapport : *Le chercheur de trésors*. Personne ne l'avait remarqué dans le brouhaha de la crise. Un peuple « sans histoire », puisque le Canada (français) n'a été ni le sujet ni l'objet de son histoire. François-Xavier Garneau l'a bien compris. Il a relevé le défi lancé par Durham en écrivant la première *Histoire du Canada*.

Certes, Durham a adhéré au credo inébranlable de la supériorité innée du système socio-économique anglo-saxon. Il n'avait pas de difficulté à démontrer les faillites d'un système féodal vétériste qui s'étouffait dans son immobilisme économique et politique. Au Canada français, doublement séditionnel, gravement « malade », Durham propose un remède de cheval : l'assimilation. « Rehausser » le Bas-Canada au niveau socio-économique et en passant linguistique, du Haut-Canada. Décidément, en relisant ce rapport, nous nous rendons compte que la présence du français sur ce continent est une rareté, presque un fait contre nature qui s'est maintenu en résistant aux lois de l'entropie.

Mais si ce rapport se lit encore aujourd'hui avec le plus vif intérêt, c'est à cause de l'autopsie qu'il fait de cette crise de 1837-38, d'une profondeur seulement égalée par les analyses d'un autre visiteur-éclair (Durham est resté cinq mois) sur ce continent : Alexis de Tocqueville. Durham montre surtout comment des incompréhensions entre deux peuples vivant côte à côte, parlant deux



Lord Durham

langues différentes, peuvent s'exacerber en haines raciales quasi inextinguibles si, pendant une longue période, les communications s'effondrent.

Les Patriotes en sont venus aux armes, parce que, désespérés, ils ne croyaient plus aux jeux d'une démocratie qui ne servait que le pouvoir en place. Les Patriotes, des rebelles séditionnels, des « Warriors » du Canada français ? Certes pour les Anglais et pour le clergé canadien-français représentant la loi. Les Patriotes mouraient pour défendre leur terre maternelle sacrée !

Le *Refus global*, accessible enfin en livre de poche grâce à cette belle édition, préparée par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, est le premier symptôme d'une crise de l'imaginaire du Canada français se muant sous peu en Québec. *Refus global* d'un pays qui est paralysé à force de se réduire à son seul passé. « Fini l'assassinat massif du présent et du futur à coups redoublés du passé. » À la sclérose d'un pays ankylosé par ses automatismes ataviques, Borduas propose le geste libérateur d'un pays qui accepte de se transformer en laissant sa place à l'imaginaire créatrice et à l'émotion poétique. Depuis Borduas, l'« horizon d'attente » du Québec est l'avenir...

Justement, le premier roman d'Hubert Aquin, *Prochain épisode*, s'engouffre, tête perdue dans ce futur salvateur. Pour les nationalistes, pas de doute, ce *Prochain épisode* survient dans le Grand Soir de la souveraineté du Québec.

Plutôt que de projeter des idéologies et des idées toutes faites sur l'œuvre aquinienne, Robert Richard, dans un livre dense et exigeant, la déconstruit pour dégager sa « logique », comme l'indique bien son titre, *Le corps logique de la fiction*. Logique d'un « inconscient » structurant l'ensemble des romans d'Aquin.

Voilà l'exploit de cette analyse : de nous faire accéder à ce hors-texte invisible dans l'œuvre aquinienne, point de fuite secret qui la commande ; bref de nous faire assister au travail de voilement et de dévoilement qu'opère cette œuvre dans un même geste fondateur.

Ce point, c'est l'interdit par excellence, l'inceste. Cet inceste, explicité seulement dans *Neige noire*, est présent, quoique voilé, anamorphosé dans tous les romans d'Aquin. Bien plus, au-delà d'un inceste « banallement » oedipien, — cette œuvre donne lieu à une prolifération prodigieuse des rapports incestueux, amenant à ce que l'auteur appelle « inceste généralisé », effondrement des lignes généalogiques dans le cercle vicieux d'une causalité circulaire où le fils et la fille deviennent les géniteurs de leurs propres parents, « fille de sa fille » ou « fille de son fils ».

Le Québec commence juste à entrevoir quel redoutable *pharmakon* (remède/poison) contient l'œuvre aquinienne dans le creux de son être.

Les acteurs du drame



OCTOBRE 1970 : LE QUÉBEC EN OTAGE
Liberté, no. 191.

Guy Ferland

LA LIVRAISON d'octobre de la revue *Liberté* est consacrée à la crise qui a secoué le Québec en 1970.

En première partie, on présente des témoignages inédits de quelques-uns des acteurs des événements et des textes d'analyse.

Jacques Cossette-Trudel, dans *L'histoire séquestrée*, offre une belle exemple de sa prose acérée en réinterprétant les événements et en posant un constat sombre sur les résultats réels de la crise aujourd'hui.

Jacques Rose et Paul Rose proposent deux poèmes, *Rose Rose* et *Libre Québec*, qui montrent que les ex-feliquistes demeurent toujours engagés pour l'indépendance des québécois.

Francis Simard, dans un texte corsif intitulé *J'hais les chiens*, illustre la petitesse de la condition des prisonniers.

Dans une entrevue accordée à Pierre Turgeon, Jacques Lancôt explique l'enchaînement des événements et avoue qu'il était un « Robin des bois ».

Jean-François Cardin brosse un portrait de cette période trouble tandis que Heinz Weinmann explique qu'octobre 1970 correspond à l'an zéro du Québec.

Pour ouvrir ce numéro spécial, on présente un extrait du roman de Pierre Turgeon *Un dernier blues pour Octobre* (Libre Expression).

Comme d'habitude, les chroniques de Pierre Vadeboncoeur, de Gilles Marcotte, de Jean-Pierre Issenuth et les lectures critiques complètent ce numéro réalisé par Pierre Turgeon.

LE PLAISIR des livres

Le rendez-vous des amoureux du livre

TOUS LES SAMEDIS DANS LE DEVOIR

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril au: (514) 842-9645

TRIPTYQUE

P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL: (514) 524-5900 ou 525-5957

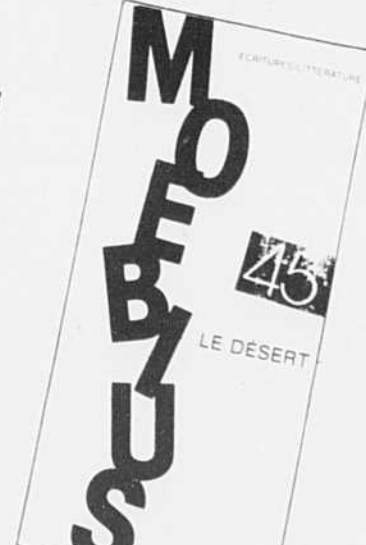
NOUVEAUTÉS



Francine Campeau
Les éternelles fictives
Des femmes de la bible
116 p. 14,95\$



Joël Des Rosiers
Tribu
112 p. 12,95\$



Moebius
Le désert
N° 45 — 8,00\$

Livres

Histoire d'un enfant et de sa mère



LE PETIT PRINCE CANNIBALE
Françoise Lefèvre,
Actes Sud, 1990,
151 pages.

PEU me chaut, à la vérité, que cette histoire, ce récit, qui n'est pas un roman mais qui en a toute la force, ne soit pas véridique dans toutes ses parties. Cet enfant existe et sa mère est là pour le confirmer à chaque page, que dis-je, presque à toute ligne. « Tu es pour moi la plus terrible des pages blanches, écrit l'auteur. Si j'écris ton nom à chaque paragraphe de ce livre, c'est parce que beaucoup de ma vie reste attachée à la tienne... »

Déjà mère de deux filles, déjà grandes, une femme qui n'est plus très jeune se retrouve avec les deux plus jeunes de ses enfants dont l'un est emmuré dans cette atroce prison de l'esprit qu'est l'autisme. En quatre longues années, cette mère prendra cet enfant par le cœur et, à force d'amour patient, journellement renouvelé, le tirera hors de cette geôle, le rendra à ce qu'il faut bien appeler « la normalité », sans le secours d'aucun spécialiste, d'aucun hôpital, en refusant même de lire aucun ouvrage sur l'autisme.

À six ans, le petit Jean, qui veut oublier son nom d'avant la guérison, qu'on appelle désormais Sylvestre, fréquentera l'école ordinaire, l'école de tous les enfants ordinaires, et celle qui l'a emporté sur l'adversité

pourra écrire son histoire. « Après tout, on le voit bien, démonstration est faite que les cris, les terribles cris d'un enfant qui ne parle pas, engendrent quand même un texte ». Et quel texte ?

Si Françoise Lefèvre « considère et cela depuis longtemps, que le roman est aujourd'hui une imposture », que « ce sont les reporters et les journalistes les vrais romanciers de cette fin de siècle », qu'elle s'interroge « pourquoi écrire ? », *Le petit prince cannibale* est, dans sa brièveté, et il ne faut pas hésiter à le proclamer, un grand livre, un ouvrage d'une grande qualité littéraire, ce qui ne l'empêche évidemment pas d'être un bouleversant témoignage sur la capacité d'une mère, son indomptable et patient travail d'amour quant il s'agit de sauver son enfant.

À certains moments, la tâche paraît insurmontable. Minutieusement, sans dissimuler aucun détail de cet extraordinaire apprentissage, du plus trivial au plus dramatique, Françoise Lefèvre raconte ces quatre ans de vie intimement mêlés aux quatre ans de ce fils qui lui prend tout : vie de femme, vie d'écrivain qu'abandonne même le sujet du livre à faire — l'histoire tragique d'une cantatrice rongée par une affreuse maladie de la peau — pour ne s'occuper que de ce « petit prince » qui se nourrit d'elle. « Personne ne sait, ne voit, ne mesure, ce temps que nous passons ensemble. Personne ne comprend, même quand j'explique... »

Quand Musset parle « des chants désespérés », affirme qu'il en sait « d'immortels qui sont de purs sanglots », il oublie que souffrir en silence, parce que son enfant ne parle pas ; accepter ses cris « de bête



PHOTO ARCHIVES

Françoise Lefèvre
qu'on égorge », est une forme d'oubli de soi presque indicible. Or, Françoise Lefèvre, au terme de cette longue bataille, sait la dire, se rappeler que son enfant n'était sensible à aucun baiser, à aucune parole, dans ces soudaines explosions de violence, cette déraison incompréhensible même pour la mère. « Durant ces quatre années, avoue-t-elle simplement, après un récit particulièrement réaliste, il en sera ainsi. Comme après un cyclone, il me faudra sans trêve reconstruire... »

Tout dans ce livre est, répétons-le, le fait d'un écrivain de race. Qui sait choisir les mots, les agencer, leur donner cette couleur inimitable, qui distingue les plus grands. Au détour d'un passage où l'indifférence des gens sinon leur hostilité envers l'enfant lui perce le cœur, l'auteur rappelle sa frustration de mère-écrivain. « La condition de la femme qui écrit tout en élevant ses enfants demande une virtuosité, une force qu'on ne peut guère imaginer. Les

hommes qui écrivent ont souvent une femme qui leur prépare leur repas, leur café, s'occupe de leurs enfants. On éloigne la marmaille. On chuchote, on parle à voix basse quand on passe devant la porte du grand écrivain. Chut ! On glisse sur des patins de feutre. Surtout ne pas déranger. Moi, on m'appelle en plein labeur, au beau milieu d'une phrase, pour me demander si le repas est prêt. Je ne comprendrai jamais, ajoute, rageuse, l'écrivain qu'on dérange sans cesse, cette attitude de kangourou tragique que prennent certains hommes — je n'ai pas dit tous — devant un réfrigérateur plein. Même les plus intelligents ont un air buté, outragé et préfèrent ne rien manger plutôt que d'avoir à se servir seuls ».

Le livre de Françoise Lefèvre ne ressemble à nul autre de la production romanesque courante. Il faut encore utiliser ce terme hélas ! galvaudé, d'inclassable. Il est beau de la beauté de l'oeuvre qu'on arrache péniblement à la glaise, à la pierre sculptable mais qui ne devient ouvrage d'art que patiemment, lentement, amoureuxment travaillé.

Les jurys de l'automne, souhaitons-le sans trop y croire, distingueront-ils, élargiront-ils *Le petit prince cannibale* ? La foire d'empoigne, qui caractérise trop souvent les luttes d'influences, les délibérations de ces aréopages soumis aux pressions des éditeurs, ne convient pas à ce chant d'amour, qui s'élève dans la campagne bourguignonne, cette sonate à une voix, qui se mue progressivement en concerto harmonieux. Un livre admirable, en donnant à ce qualificatif tout son poids de vérité et d'amour.

L'interminable adolescence

LA PARESSEUSE
Patrick Besson,
Paris, Albin Michel,
1990, 292 pages.

Christian Mistrail

« LE BONHEUR, c'était d'embrasser une fille dans une manifestation pendant une charge de CRS et revenir le lendemain au lycée avec un pansement autour du crâne. Cette scène, combien de fois l'ai-je écrite ? Dans la réalité, il manquait toujours quelque chose : il y avait une manifestation mais pas de filles, une charge de CRS mais pas de blessures, une blessure mais pas de manifestations, une fille mais pas de baisers, etc. »

Patrick Besson à son meilleur. À son pire, c'est une autre histoire. Dans ce 4^e titre à paraître chez Albin Michel depuis 1985, l'auteur vogue entre deux eaux et maintient une honnête moyenne. *La Paresseuse* dont il est question dans ce gentil roman ne lit pas le journal (« ça salit les doigts ») et ne va jamais voter (« le dimanche, c'est fait pour dormir »). Cynthia Sentenac à 15 ans et le narrateur 12 quand leurs jeunes vies se croisent, mais elle lui paraît déjà mûre, pour ne pas dire rouée. Elle va devenir un facteur central de sa vie d'homme et d'écrivain.

« (M. Sentenac) était un homme d'apparence débonnaire, mais assez froid à l'intérieur, qui disait souvent qu'il aurait aimé m'avoir pour fils alors qu'il aurait sans doute passé son temps à s'engueuler si c'avait été le cas. » Les années passent vite et le jeune homme est un meuble au sein de la famille Sentenac, vaguement amoureux de Cynthia, et elle de lui, amis en précaire équilibre qui attendent quatre ans pour se rouler un patin (« nous savions quelle amitié nous perdions mais nous ne savions pas quel amour nous trouvions »), existences confondues, invisiblement liées.

Cynthia est un type d'héroïne, stupéfiante de pétulance, j'en foute au carré, dont on tordrait vite fait bien fait le charmant petit cou si ce n'était d'un je-ne-sais-quoi, allez donc savoir avec ces filles-là. Peut-être parce qu'elle sort imprudemment des choses du genre : « C'est fou comme

le goût du gin ressemble à celui de l'eau de Cologne. On a tout le temps envie de se mettre sous les bras. »

Cependant, le narrateur fait la chronique scrupuleuse de leur histoire, de 69 à 83. Passions avortées, amours sans suite, comme si leurs polarités s'inversaient constamment, comme deux aimants qui s'attirent et se repoussent en alternance. L'auteur, quant à lui, parle de revirements, de retournements, de convulsions, avec une candeur juvénile qui frise la sottise. Face à Cynthia, il perd tous ses moyens, affectant une désinvolture maladroite qui évoque irrésistiblement les pauvres types de Lauzier. « Une fois de plus, mon amie ne me pardonnait pas le mal qu'elle m'avait fait — et je ne me résolvais pas à lui demander pardon de ce qu'elle ait été si cruelle avec moi. » On lui foutrait des claques.

Reste Cynthia, nonchalante et gourmande, glissant sur la vie comme sur un lac de vaseline, qui n'aime d'hommes que son père, épouse un impuissant, se fait faire une gosse par notre narrateur et se perd dans la nature, l'abandonnant à lui-même sans un regard en arrière. On a le très vif sentiment que cette femme existe quelque part et que son biographe ne l'a pas comprise. En tout cas, pour une paresseuse, il est des voies plus faciles.

Le barde de Moscou

VLADIMIR VISSOTSKY
Jean-Jacques Marie,
Avant-propos de Marina Vlady,
Poésie et Chansons, Seghers.

Jean Royer

QUI n'a pas entendu parler, un jour, de Vladimir Vissotsky ? Voici enfin en français le récit de son parcours et un choix d'une cinquantaine de poèmes parmi les 700 qu'il a mis en musique et chantés jusqu'à sa mort en 1980.

D'abord acteur plus ou moins remarqué, Vissotsky s'est fait connaître par ses chansons que la Russie entière s'est mise à fredonner presque à son insu au début des années 1960. Devenu le plus grand poète populaire de la Russie moderne, il fut interdit par la censure au cours des années 1970. Le Parti décrétrait avant chacun de ses récitals que le poète était... malade. Mais cela n'a pas arrêté la légende de grandir. D'autant que notre comédien a lui aussi grandi sur la scène du théâtre de la Taganka où Liouïmov l'avait engagé avec sa guitare.

« Le théâtre est mon métier, la poésie ma passion », dira Vissotsky. Le poète vit à 200 à l'heure. L'angoisse le gagne aussi parfois jusqu'à la cuite d'alcool et la disparition. On doit prévoir des doublures au théâtre. Apparemment, l'homme devient insupportable. Mais la boulimie au



PHOTO ARCHIVES

travail le sauve toujours et cette frénésie permanente lui donne une présence unique sur scène et dans la vie. « Il était parmi nous comme un objet volant non identifié », disent ses camarades de théâtre. C'est la tension continuelle qui l'habite qui va le tuer à 42 ans. Le cœur s'arrête, usé, un 25 juillet.

L'acteur était un tragédien de l'excès. Il abordait Hamlet par la violence et le scandale. Le poète était unique, d'une popularité qui a même fait céder par moments la censure de l'ère Brejnev. Quand il chantait, il aimait bien faire allumer les lumières de la salle. « Pour que je vois les yeux, disait-il. Ces chansons reposent sur ce qui vous inquiète, vous et moi, sur des problèmes, des destins hu-

ains, sur le fait que ce sont les mêmes pensées qui nous inquiètent... »

Je vous souhaite d'avoir entendu à la radio un jour quelques mesures d'un poème chanté par Vissotsky : vous aurez alors jaugé l'ampleur de sa présence. En attendant, ce petit livre nous en donne un portrait superficiel, tracé par quelques dates et quelques anecdotes, mais surtout il nous donne à lire un choix de ses poèmes tour à tour tragiques et pleins d'humour.

Quel était donc ce poète unique ? Fions-nous à ce qu'en dit Jean-Jacques Marie : « À la différence de la plupart des bardes russes et soviétiques, Vissotsky n'est pas un poète de

l'intelligentsia parlant à l'intelligentsia d'elle-même, de ses problèmes petits ou grands, de sa vision du monde, de sa place dans l'univers et de son destin à l'aune duquel elle juge souvent l'histoire. Vissotsky est un réel et authentique poète du peuple ou des masses. Totalement étranger au misérabilisme populiste comme au pompiérisme héroico-théâtre du réalisme socialiste, il est comme un vaste écho sonore, rythmique, imagé, humoristique, ironique, poétique et parfois héroïque, des aspirations, des rêves, des inquiétudes, de la protestation sourde de millions d'hommes, la voix de millions de souffles étouffés ».

Lecture publique

à la Librairie Gallimard

La librairie Gallimard inaugure un cycle de lectures publiques, jeudi le 4 octobre de 17h00 à 19h00, avec **Michel Luneau**.

Poète, auteur dramatique, romancier, acteur et éditeur, Michel Luneau est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont *Chroniques de la vie d'en dessous* (Grasset 1984), *Sexe-je* (Grasset 1986) et *Légende du corps* (François Bourin 1989).

Michel Luneau lira des extraits de son dernier roman, *L'Autredi* publié aux éditions François Bourin.

Un rendez-vous à ne pas manquer, jeudi le 4 octobre de 17h00 à 19h00, à la Librairie Gallimard, 3700 boulevard Saint-Laurent (499-2012).

Librairie
GALLIMARD



3700 Boul. Saint-Laurent,
Montréal
499-2012
(métro Sherbrooke, autobus 144)

Venez rencontrer
Pierre Bourgault
auteur de
Maintenant ou jamais!
publié aux
Éditions Stanké
le dimanche
30 septembre
de 14 h à 16 h



LA LIBRAIRIE
Flammarion

371, avenue Laurier Ouest

277-9912

NOUVEAUTÉS VLB

Antonio D'Alfonso AVRIL OU L'ANTI-PASSION

Dans ce roman-témoignage, l'auteur nous fait parcourir l'itinéraire d'un jeune Italo-Québécois, depuis la coupure inévitable avec la mère-patrie jusqu'à son insertion dans la société québécoise, malgré l'océan de souvenirs et de traditions qui sépare les deux communautés.

198 pages
16,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Michel Guay LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

Un ouvrage passionnant, le premier d'une série de trois, où l'auteur remonte aux origines de l'Homme, il y a plusieurs millions d'années, pour ensuite nous entraîner dans le monde de la Préhistoire et des premières grandes civilisations du Proche-Orient.

263 pages
16,95 \$



Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 29 septembre de 14h à 16h

REVUE LIBERTÉ
No 191

« Le Québec en otage »

Mercredi 3 octobre de 18h à 20h

JEAN MÉTELLUS
CHARLES-HONORÉ BONNEFOY

La seconde vie
d'un grand médecin
GALLIMARD

Vendredi 5 octobre de 18h à 20h

RICHARD MARTINEAU
La chasse à l'éléphant

Boréal

Samedi 6 octobre de 14h à 16h

ROBERT BAILLIE
La nuit de la Saint-Basile
• l'Hexagone

Vendredi 12 octobre de 17h à 19h

ANTONINE MAILLET
L'OURSIADE
LEMÉAC

Samedi 20 octobre de 14h à 16h

ANNE-MARIE ALONZO
L'Immobile
GALLIMARD

Jeudi 25 octobre de 18h à 20h

GASTON LAURION
MARCELLE FERRON
Le crocodile amoureux
HUMANITAS

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

La réforme de l'orthographe: une simplification?

Marie-Éva de Villers

LES RECTIFICATIONS orthographiques que Michel Rocard proposait en juin dernier simplifient-elles réellement l'écriture du français? Une lapalissade? C'est en définitive la question fondamentale qu'il importe de se poser.

Voyons d'abord les propositions relatives à l'orthographe d'usage.

1. Disparition de l'accent circonflexe sur l'et sur u sauf exceptions. L'abîme imiterait enfin la cime (et non plus cime) qui jadis avait perdu son chapeau et le verbe déjeuner logerait désormais à la même enseigne que le verbe jeuner (et non plus jeûner). Fort bien. Les verbes en -oltre seraient dépouillés de leur circonflexe: il accroît (et non plus accroît).

Cependant, à la demande expresse de l'Académie, les verbes en -altre conserveraient leur accent: il connaît. Pourquoi ceux-là en particulier? Autres exceptions: la le et la 2e personne du pluriel du passé simple (nous suivimes, vous moulîtes) et la 3e personne du singulier du subjonctif imparfait (qu'il rît, qu'elle conclût), crût, dû (verbe devoir), jeûne, mûr, sûr, et il croît (verbe croître) afin de permettre la distinction avec les homonymes de ces mots.

En fait, on ne simplifie pas vraiment et on ajoute de nouvelles exceptions aux exceptions!

2. Alignement des verbes en -eler et -eter sur le modèle de peler et d'acheter. Ex.: j'appèle, je jète. Il faudra s'y habituer mais, au moins, les modifications sont systématiques et faciles à appliquer.

3. Pluriel français et accentuation des mots empruntés en vue de favoriser leur intégration. Ex.: des vélos, des matchs, des ossobucos, des révolvers. Voilà une proposition parfaitement justifiée et facile à implémenter. Les lexicographes devraient tenir compte de cette rectification dès maintenant, réforme adoptée ou non.

4. Extension de la soudure dans les mots composés. Tous les mots composés avec les préfixes latins (ultra-son) ou grecs (kilooctet), avec les thèmes savants (ex.: auto-, ciné-), avec les particules contre-, entre-, seraient soudés (ex.: contreplaqué).

Il est intéressant de noter que les dernières éditions du *Petit Larousse* suivent largement cette règle alors que le *Petit Robert* écrit encore ces mots avec un trait d'union ou propose les deux graphies. Avec ou sans réforme, la tendance à souder les mots composés ira en s'amplifiant.

5. Généralisation du trait d'union dans les numéraux en-deçà et au-delà de cent. Ex.: vingt-et-un, cent-dix. Bravo! Voilà une proposition qui devrait être bien reçue. Il est regrettable cependant qu'on n'ait pas profité de l'occasion pour rendre les adjectifs numéraux vingt et cent invariables.

6. Simplification du singulier et du pluriel des mots composés. Ex.: un chasse-neige, des chasse-neiges, un ramasse-miettes, des ramasse-miettes. Cette «rectification» complique davantage qu'elle ne simplifie et elle a le désavantage de prêcher contre

le sens: peut-on parler d'un porte-cigare (une seule cigarette?), d'un tire-fesse (une seule?), de gratte-ciels (comme des ciels de lit?).

7. Systématisation de l'emploi du tréma sur la voyelle prononcée. Ex.: algûe, argûter. Cette proposition paraît raisonnable.

8. Accentuation en fonction de la prononciation. Ex.: asséner, rétréner, céleri, règlementer. Alignement des futurs et conditionnels sur le modèle de semer. Ex.: Je considéreral, Je conférerals. Il importe de rapprocher la graphie de la prononciation; cependant, celle-ci peut varier selon les régions de la francophonie. Dans l'ensemble, la proposition paraît bien justifiée.

Détail amusant, dans la liste 10 des annexes, il est proposé d'ajouter un accent anciennement omis sur le mot québécois: Écrivait-on québe- cois?

9. Invariabilité du participe passé de laisser suivi d'un infinitif. Ex.: Elle s'est laissé convaincre, Je les ai laissé dormir (voir plus bas, orthographe grammaticale).

10. Suppression d'anomalies orthographiques. Ex.: combattif, grelotter, persiflage. Les Tolérances proposées par l'Académie en 1975 seraient enfin suivies.

Examinons enfin les effets de la réforme sur l'orthographe grammaticale. Car, c'est elle qui impose des centaines d'heures d'apprentissage à nos chères têtes blondes ou aux valeureux allophones qui choisissent le français comme langue seconde; c'est elle encore qui déjoue toujours les algorithmes des logiciels d'aide à l'écriture.

En ce qui a trait aux règles grammaticales complexes, les réformistes ont été bien timides et ont capitulé en remettant à plus tard la révision de l'accord du participe passé des pronominaux: seul le participe passé du verbe laisser suivi de l'infinitif deviendrait invariable. Aussi bien dire que le progrès est nul.

En fin de compte, la moisson simplificatrice est plutôt maigre. Compte tenu du fait que les difficultés grammaticales ne seraient pas réduites, il est à craindre que les rectifications proposées n'aient que peu d'effets sur la compétence orthographique des francophones. Elles requerraient toutefois de multiples et coûteuses modifications typographiques (plus de 2000 mots seraient touchés).

À mon avis, l'écriture du français peut et doit évoluer. Ce n'est pas en supprimant des anomalies, en simplifiant des accords, en uniformisant des constructions que notre système graphique s'écroulera comme un château de cartes. Au cours des siècles, le français s'est modifié constamment pour s'adapter à la société qui le parlait et l'écrivait, il doit continuer à le faire.

Cependant, il faut être réaliste: toute modification apportée au sacro-saint édifice de l'orthographe suscitera d'énormes résistances, comme tout changement d'ailleurs. Tant qu'à rectifier, il importerait de choisir les modifications les plus utiles, les plus percutantes: par exemple, abolir l'accord des participes passés.

Pour 300 sous d'amour

Harlequin fait des millions

Marie Laurier

CHARLOTTE LAMB pourrait être le prototype de l'héroïne des romans d'amour qu'elle écrit à la chaîne pour Harlequin. Elle est née pauvre en Angleterre, elle s'est mariée jeune avec un journaliste politique, est devenue mère de cinq enfants et a commencé à écrire des romans d'amour sur sa table de cuisine en buvant du thé.

Aujourd'hui, devenue millionnaire au bout de 86 petits livres vendus 300 sous dans les gares et les supermarchés, elle vit dans un château sur l'île de Man et elle continue d'inventer des contes de fée pour minidettes en buvant du champagne. Et elle vit toujours avec le même homme.

Il y a un paradoxe chez cette Anglaise fort cultivée au demeurant qui signe aussi des romans d'histoire sur les reines de France: elle a lu tous les livres des grands auteurs de son pays, et aussi Colette et Marcel Proust dans le texte original. Mais je connais mes limites, affirme cet auteur à succès venu féliciter les Québécoises de tant aimer ses œuvres. C'est dans le style Harlequin que je me sens le plus à l'aise.

Quand on lui demande la recette de sa réussite, elle nous corrige immédiatement dans un français parfumé d'un charmant accent britannique: «Il ne s'agit pas de recette mais plutôt d'une structure d'écriture unique pour tous les romans Harlequin lus par 202 millions de femmes dans 100 pays du globe. Il suffit d'inventer tout simplement une histoire d'amour entre un homme et une femme, de la parsemer de péripéties, d'obstacles, de conflits et de lui donner invariablement un dénouement heureux. L'intrigue fait donc toute la différence et c'est dans sa création que l'auteur doit faire appel à son imagination.»

Il faut donc un talent tout à fait particulier mais réel pour entrer dans le club des auteurs Harlequin, et n'y parvient pas qui veut: «Des centaines de personnes ont essayé et ont échoué lamentablement. Sur 12 000 manuscrits reçus l'année dernière, nous en avons publié seulement 600», souligne Dominique Mondoulet-Wise, directrice de la série *Harlequin Temptation* publiée au Québec sous le nom de Rouge Passion.

Cette gigantesque industrie du court roman à fiction de 50 000



Charlotte Lamb

mots a généré en 1989 un chiffre d'affaires de 327 millions \$, un revenu net de 56 millions \$ et elle emploie mille personnes à travers le monde dont 300 au siège social de Toronto, une filiale de Torstar Corporation, éditeur du quotidien au plus fort tirage, le *Toronto Star*.

Si les 700 auteurs, tous de sexe féminin à une ou deux exceptions près — la plupart sous un nom de plume — se disputent le marché de l'édition Harlequin et écrivent des histoires d'amour à l'eau de rose, il faut en effet un style bien particulier pour entrer dans le super-club des best-sellers. À 48 ans, Charlotte Lamb, pseudonyme de Sheila Hol-

land, arrive en toute première place et sa signature depuis vingt ans est un gage d'un succès de librairie instantané.

Qui lit les romans Harlequin publiés à raison de 60 titres par mois, écrits obligatoirement en anglais d'abord et traduits ensuite dans 19 langues? Tout le monde et personne, semble-t-il, puisque fort curieusement mes interlocutrices se disent incapables ou plutôt se refusent à brosser le profil des lectrices.

«Toutes les femmes du monde rêvent d'un amour idéal, commente Charlotte Lamb, et cela n'a rien à voir avec le statut social ou

le niveau d'éducation. Je reçois des milliers de lettres de lectrices de tous les milieux et de tous les âges, de 18 à 90 ans. Elles me confient s'identifier avec tel ou tel de mes personnages, avoir vécu les mêmes situations que j'ai décrites, ou encore elles me conseillent des intrigues. Au fond, toutes les femmes se ressemblent et ont besoin de rêve et d'évasion.»

Le succès astronomique de ce genre littéraire ressort d'un phénomène social incompréhensible qui laisse perplexe quiconque n'y souscrit guère. Et pourtant les Québécoises achètent chaque année 1,2 million de petits Harlequin et on nous dit que les Japonaises se les arrachent au point qu'il est impossible de tenir les statistiques à jour. Les éditeurs entendent bien envahir bientôt le marché soviétique et donner une portion de rêve aux femmes de la *perestroïka*.

Inutile donc d'insister: on doit constater que le romantisme demeure une denrée fort rentable pour le public Harlequin et que l'émancipation féminine proprement dite n'a strictement rien à voir avec le genre de la maison. Mais depuis une dizaine d'années, nos auteurs ont su s'adapter aux différents mouvements sociaux et à l'évolution des mœurs, concède Mme Mondoulet-Wise. Par exemple, nos héroïnes ont des carrières, exercent une profession, voyagent, prennent la pilule. Les hommes demeurent virils, protecteurs, voire dominateurs, comme les femmes le souhaitent au fond. Un jugement pour le moins réducteur que nous n'aurons pas le temps ni le goût de contester dans le salon du Ritz où les dames d'Harlequin reçoivent un à un les journalistes, à l'heure du *high tea*, selon un horaire réglé comme du papier à musique.

Charlotte Lamb, pour sa part, prend soin de nous préciser qu'elle ne parle jamais d'avortement dans ses livres: «C'est contre mes principes. Je suis une catholique pratiquante.» Notre millionnaire Harlequin s'en tient en effet à ses limites!

L'éditrice torontoise ajoute toutefois que c'est au Québec que l'on retrouve les romans les plus «osés», pour ainsi dire, dans cette collection Rouge-Passion où les auteurs proposent des intrigues plus «corsées» et des descriptions de relations amoureuses... «plus sensuelles»!

◆ Lancôt

même été sur les plaines d'Abraham pour voir le cercueil de Maurice Duplessis en 1959, alors que j'avais seulement 14 ans. Mais j'ai rapidement pris le train en marche de la révolution tranquille. Au collège, on lisait les existentialistes Sartre et Camus et par la suite les auteurs de Parti pris. Ce sont surtout les artistes et les écrivains qui m'ont influencé.

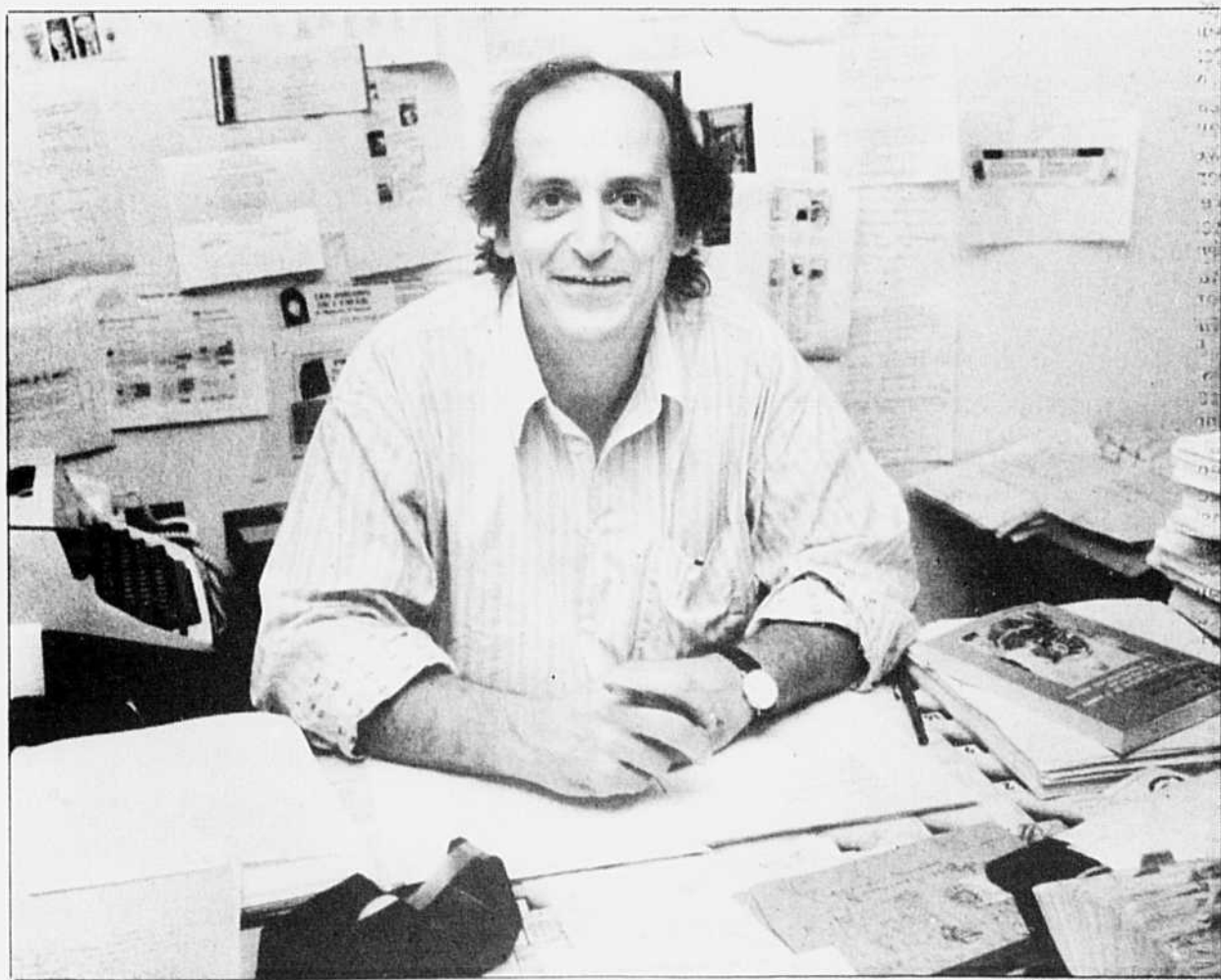
Le premier texte que publie ce jeune révolutionnaire, avec Paul Rose, a comme sujet une manifestation célèbre de 1968: *Le lundi de la matraque*. C'est à ce moment que la radicalisation de la lutte s'intensifie. Le FLQ était en quelque sorte orphelin puisque Pierre-Paul Geoffroy était en prison et que plusieurs autres membres du groupe étaient partis aux États-Unis. Mais, contrairement à ce qui a été dit depuis, le FLQ avait à l'époque une pensée idéologique constituée en partie par Pierre Vallières et Charles Gagnon. Nous, Paul Rose et moi, on voulait frapper un grand coup l'imagination populaire pour alerter les citoyens contre les emprisonnements de nos collègues et la vague de répression qui se faisait plus dure.

On connaît bien la suite de l'histoire. Lancôt et la cellule Libération enlèvent James Richard Cross. Quelques jours après, Paul Rose et la cellule Chénier kidnappent le ministre Pierre Laporte. C'est la Crise d'octobre avec l'adoption de la Loi des mesures de guerre. Après bien des péripéties, la libération du diplomate britannique au mois de décembre permet à Jacques Lancôt d'obtenir un sauf-conduit qui le mène à Cuba.

C'est dans le pays de Fidel Castro qu'il en apprend davantage sur les mouvements révolutionnaires latino-américains. Il y apprend également le métier de traducteur, de correcteur, et comment on fabrique un journal, en travaillant pour *Gamma*. Il continue alors de militer pour des organisations révolutionnaires, reliées à la Bolivie notamment. Puis il s'envole pour Paris où il continue de participer à la publication de tracts, de bulletins d'information, d'hebdomos, etc. Pendant tout ce temps, il garde le contact avec le Québec en recevant périodiquement des artistes comme Gaston Miron, Pauline Julien et plusieurs autres.

«J'ai commencé à penser revenir au Québec lors de l'élection du Parti québécois en 1976. René Lévesque avait déclaré que les juges devraient tenir compte des années d'exil lorsqu'ils prononceraient les sentences contre les felquistes.»

À son retour dans la belle province, Lancôt subit un procès au cours duquel Victor-Lévy Beaulieu



Jacques Lancôt

affirme qu'il est prêt à engager l'ex-felquiste comme aide dans sa maison d'édition pour favoriser sa réintégration sociale. Jacques Lancôt devient l'élève studieux de Victor-Lévy Beaulieu qui lui montre tous les secrets du métier et publie le premier recueil de poèmes de Lancôt, *Rupture de ban*, composé durant les années d'exil.

«J'ai appris de VLB comment tenir une gestion brouillonne et procéder à un choix intempestif des textes à publier.» Après un intermède de trois ans passés en prison, parce

qu'il refuse de s'excuser en cour, lisant plutôt un texte de Félix Leclerc devant le juge, il réintègre la «petite maison de la grande littérature» qu'il achète en 1984 en hypothéquant son avenir. Les dettes de VLB éditeur étaient énormes et on ne peut pas gagner des sommes importantes en éditant.

Tout ce qui tient en haleine Jacques Lancôt maintenant, c'est la possibilité de découvrir de nouveaux écrivains de talent. Aujourd'hui ma seule passion, c'est d'éditer les meilleurs livres. Chaque fois que je reçois un manuscrit, je suis fébrile et

j'anticipe une révélation. Les meilleurs découvertes de Lancôt sont les publications des auteurs Francine Noël, Dany Laferrière et Michel Michaud.

«Il faut comprendre qu'un éditeur n'a pas de compensation pour les risques qu'il prend. Lorsqu'on fait un bon coup, on reste dans l'ombre et c'est l'auteur qui reçoit toute la reconnaissance. Malgré les embûches qui se sont dressées sur son chemin, Jacques Lancôt garde la foi de l'éditeur et de l'indépendantiste qui ne regrette rien.

À venir en octobre

SPÉCIALE

NUMÉRO

100

INDEX DES 99 PREMIERS NUMÉROS
DOSSIER: LA PRODUCTION QUÉBÉCOISE
DES DIX PROCHAINES ANNÉES

DES ARTICLES SUR:
L'EFFET MÉDIA, LES GÉOGRAPHES-ESSAYISTES,
LE MINIMALISME, NATIONALISME ET
DÉPAYSÉMENT, CARTOGRAPHIE DU
FÉMINISME, ETC.

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

Livres

Defoe reporter

LES CHEMINS DE FORTUNE
Daniel Defoe
Traduit de l'anglais
par Henri Thiès
et Guillaume Villeneuve
Phébus, Paris,
1990, 448 pages.

André Girard

ILS ÉTAIENT environ 5000, entre 1716 et 1726, à sillonner la mer des Caraïbes. La majorité d'entre eux se recrutait parmi les équipages des navires marchands, qui jusqu'alors frustrés, entre désertion et rébellion, voulaient ainsi échapper à leur malheureuse condition.

Avant le départ, ils rédigeaient la « constitution » du bateau qui définissait les règles de conduite, le partage du butin et la distribution de l'autorité. Un capitaine était élu qui toutefois restait soumis au strict contrôle de l'équipage dont un « quartier-maître » assurait les intérêts.

Leurs bateaux avaient pour nom *Delight*, *Revenge*, *Delivery*, *Good-Fortune*. Au moment de l'abordage, ils hissaient le *Jolly Roger*, le drapeau à la tête de mort. « Que je sois damné si je donne ou demande quartier. »

Les *Chemins de fortune*, *Histoire Générale des plus fameux Pirates* fut publié en 1726. L'auteur était un certain Captain Johnson, qui n'était nul autre que Daniel Defoe, à qui l'on doit *Robinson Crusoe* et *Moll Flanders*. Dans la préface à cette première traduction intégrale, Michel Le Bris présente la piraterie, avec sa cohérence, ses règles, sa culture propre et son organisation sociale comme un monde à l'envers, une société alternative.

« Société de transgression, et pour cela même nécessairement instable, menacée de l'extérieur par l'ordre social honni et de l'intérieur par les penchants libertaires de ses membres, son destin se jouait sur (sa) capacité à s'autoréguler. »



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Daniel Defoe (1660-1731).

Véritable galerie de personnages, *Les Chemins de fortune* se présentent comme de saisissants reportages. Respectant la chronologie, l'ensemble permet de déceler les liens entre les différents équipages, tout en incluant quantités de détails : informations géographiques, menus et recettes, comptes rendus de procès.

Dans leur sillage d'effrois et de ténèbres, nous suivons Rackham-le-Rouge, Mary Read la belle travestie, Bellamy, Edward Teach surnommé *Barbe-Noire* et qui, au moment du combat, éclairait sa barbe de deux mèches allumées et fixées sur les bords de son chapeau. Nous apprenons aussi qu'ils remettaient parfois des reçus aux navires marchands : « Ceci est pour attester par-devant qui de droit que nous *Gentilhommes de fortune* avons reçu huit livres de poudre d'or, pour la rançon du navire *Hardy*, commandé par le capitaine Dittwitt, dont nous avons donné quittance. Signé par nous le 13 janvier 1722 Bart. Roberts Harry Glasby. »

À travers toutes ces péripéties, *Les Chemins de fortune* éclairent un des grands mythes de la révolte humaine. Et chaque révolte éclaire un moment de l'Histoire.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Dominique Demers

À QUOI ressemble l'héroïne rêvée des jeunes lectrices de 16 ans ? Une punk en rogne contre le monde entier ? Une starlette à la Mitsou ? Une aventurière sans peurs et sans reproches sortie d'un film d'Indiana Jones ? Nenni !

Vingt-sept étudiantes de secondaire V à qui on offrait l'éventail de tous les possibles ont choisi une jeune fille rangée, pêtée de bons sentiments, courtisée par deux jeunes hommes qui s'agenouillaient à tour de rôle pour qu'on leur donne la main.

Lorsque Thérèse Matta-Claudius, professeur de français à l'école Antoine-Brossard — celle-là même où on lance régulièrement des appels à la bombe — l'a invitée à aider un groupe de filles de secondaire V à écrire un roman, Marie-Andrée Clermont, auteur et traductrice, ne s'attendait pas à monter à bord d'un scénario digne d'un roman Harlequin. En moins de deux, les jeunes écrivains ont inventé une héroïne orpheline, pas trop jolie mais bien tournée, mère à 15 ans, abandonnée par le père de son enfant et victime d'une tentative de viol quelques heures avant de s'envoler pour la Ville Lumière où le plus grand maître de la photographie découvrira son charme et ses talents.

Une histoire à faire pâlir d'envie toutes les Cendrillon de la terre.

Flash sur un destin, roman écrit par une classe de français 536-36, un prof et un auteur, en dit plus sur les fantasmes et les aspirations des adolescentes à l'aube de l'an 2000 qu'une foule d'enquêtes sociologiques. « Les jeunes veulent une famille, de la stabilité, quelque chose de solide, dit Marie-Andrée Clermont. Elles auraient pu créer une héroïne révoltée : au contraire, Alexandra défend des valeurs traditionnelles. J'ai été surprise de voir que les adolescentes avaient encore beaucoup d'illusions. Elles placent l'amour sur un grand piédestal. J'ai vu des jeunes punk à l'air presque dur pleurer en écrivant un chapitre qu'elles trouvaient émouvant. »

Pour écrire *Flash sur un destin*, les élèves ont travaillé en petits groupes, chacun responsable d'un ou deux chapitres. Une déléguée de chaque équipe siégeait à la table ronde, chargée de l'enchaînement des chapitres. Tout, du nom des personnages



PHOTO JACQUES GRENIER

Marie-Andrée Clermont.

à leurs états d'âme en passant par les grands revirements dramatiques, a été adopté de façon parfaitement démocratique et sans heurts majeurs... jusqu'à ce que les 29 auteurs aient à s'entendre sur le dénouement du roman. Leur héroïne allait-elle épouser le père de son enfant redevenu amoureux ou un brave Français riche et attirant ? Préférait-elle devenir mère de famille au Québec ou photographe de renommée internationale parcourant l'Asie son appareil au cou ?

Le groupe 536-36 a décidé de laisser ses lecteurs choisir. À la manière des scénarios des livres dont vous êtes le héros, quatre propositions sont servies. Le lecteur — une lectrice probablement — entre dans la peau du personnage principal et s'invente un avenir. À la dernière page de *Flash sur un destin*, Marie-Andrée Clermont invite les lecteurs à lui faire part de leur décision. Depuis que le roman a paru au printemps, les lettres affluent. Résultat ? Les adolescents marient l'héroïne au père de son enfant ! Au diable le fabuleux contrat, tant pis pour le beau Français. La majorité des lecteurs boudent le dénouement féministe et refusent la belle fin humanitaire (l'héroïne en reportage au Viêt-nam pour dénoncer la misère).

« Ce que ça m'a fait ? Je me suis dit que j'étais un auteur bien décoré de la réalité des jeunes, répond sans hésiter Marie-Andrée Clermont. Je n'aurais jamais rien écrit de semblable. Et surtout, ce qui m'étonne, c'est la qualité de ce roman, la force des personnages. Les filles ont vite compris comment écrire un chapitre

avec des dialogues, des descriptions, des rebondissements multiples. Leurs textes étaient pleins de trouvailles intéressantes. Écrire à 29 c'est peut-être plus long et plus difficile qu'écrire seul mais ça donne une plus belle oeuvre ! »

Auteur pour la jeunesse depuis dix ans, Marie-Andrée Clermont se spécialise dans les folles aventures et les missions qui semblent impossibles. Des six romans qu'elle a signés, trois ont été écrits à plusieurs mains. « Le grand paradoxe du métier d'écrivain, c'est d'être seul et de tant vouloir communiquer, dit-elle. À la télé et au cinéma, les auteurs travaillent en équipe. »

Il y a cinq ans, elle a écrit *Destination aventure* avec de jeunes espions de 11 ans. Ces petits chanteurs du Mont-Royal dont faisait partie le cadet de ses trois fils entraient d'un séjour au Venezuela, la tête bourrée de souvenirs et ils avaient envie d'écrire. Elle a piloté leurs textes, encouragé leurs confidences et organisé en récit leurs phrases éparpillées. L'année suivante, elle s'embarque dans *Jour Blanc*, un roman écrit simultanément en français et en anglais. Avec Frances Morgan, traductrice de plusieurs livres pour enfants, elle invente deux protagonistes, un Québécois et une Anglo-Canadienne partis en expédition dans un *no man's land*, aussi loin du Québec de Marie-Andrée que de la Colombie-Britannique de France : l'île de glace à la dérive dans l'Arctique, un bout de banquise pris d'assaut par des scientifiques.

L'intrigue de *Jour Blanc* est née en quelques jours, au fil d'excursions à

piéd et de balades en chaloupe autour de la maison de campagne de Marie-Andrée. Au moment de se quitter, elles avaient un plan de roman, des divisions de chapitres, des fiches pour les personnages. Après, elles ont écrit, en parallèle, chacune dans son bout de pays. « Parfois, on racontait la même histoire, chacune de son côté. Puis une des deux prenait de l'avance et l'autre traduisait, avec toute la liberté possible, modifiant des passages, ajoutant des détails. Quand l'une avait un blanc, elle renvoyait la balle à l'autre. »

Au Québec, *Jour Blanc* en est à sa troisième édition. Mais au Canada anglais, le livre n'est jamais sorti de l'imprimerie. Pour Marie-Andrée Clermont, aujourd'hui directrice de la Collection des Deux solitudes chez Pierre Tisseyre où sont traduits les meilleurs romans du Canada anglais, la partie n'est pas perdue mais les hésitations de l'autre solitude sont éloquentes. « À la fin de *Jour Blanc*, le jeune Québécois demande à son amie du Canada anglais : Est-ce que tu penses qu'un jour on pourra travailler ensemble ? C'était la question du lac Meech dans le fond. Le Québec est prêt, il attend une réponse. Dans le roman, Lynn répond à Thierry qu'elle y pensera. L'hésitation de l'autre, elle est là, dans le roman, comme sur la scène politique, comme dans la réalité du monde de l'édition. »

Marie-Andrée Clermont vient de signer une nouvelle traduction, *Café Paradiso*, un recueil de nouvelles pour adolescents écrit par une Manitobaine, Martha Brooks. Elle travaille aussi à un roman tout simple, qui ne portera qu'un seul nom. Je s'en, sur la page couverture. Mais elle se promet d'écrire encore à plusieurs mains, peut-être avec un nouveau groupe 536-36.

Les 29 auteurs de *Flash sur un destin* ont conçu une chaîne téléphonique efficace pour rester en contact. C'est ainsi qu'elles ont toutes, apprises à quelques minutes d'intervalle, que le directeur des éditions Pierre Tisseyre, Robert Soulières, acceptait leur roman. Et lorsque les organisateurs des différents salons, du livre invitent les auteurs de *Flash sur un destin* à des tables rondes ou des séances de signature, Marie-Andrée Clermont reprend contact avec ses co-auteurs.

« De toute façon, je ne pourrais pas les oublier. Quand j'écris maintenant, je me sens inspirée par ces visages d'adolescentes qui m'ont marquée. »

Ombres et chaleurs

LE JOUR OÙ LE TEMPS A ATTENDU SON HEURE,
Natacha Michel,
Paris, Seuil,
1990, 347 pages.

Odile Tremblay

« LA MATINÉE débutait parce que la lumière était rose, que le chat surgissait », une matinée radieuse, sur la terrasse d'une maison de campagne, là où un groupe d'amis se sont réunis à l'ombre d'Odile, la maîtresse des lieux.

Natacha Michel se plaît à créer des atmosphères ombrées et chaleureuses. Elle se plaît aussi à jongler avec les dimensions. Cette étrange écrivaine, qui nous livrait il y a quatre ans un recueil de nouvelles délicieusement insolites, *Impostures et séparations*, signe aujourd'hui un roman fort littéraire et même un peu pompier : *Le jour où le temps a attendu son heure*.

Pompier, parce que s'y bousculent les mots ourlés, recherchés, au détriment de l'action dont les longues phrases proustiennes viennent ralentir le cours. Le lecteur risque à tout moment de s'égarer dans les entrelacs de ce style fleuri. Mais, s'il persiste, il en recueillera les perles au passage : des descriptions heureuses, des termes précis, précieux parfois. Natacha Michel se laisse distraire, griser par les mots et nous grise avec elle.

À Sanary, autour des hôtes se regroupent les amis : la belle Seyna et

la coquette Constance, René dit le jeune abbé que tous vouent aux amours platoniques, le petit Paul, le mystérieux Jacob et le chat Tom frôlant et caressant. Quant à Odile et Saugueuse, ils demeurent un peu en retrait de leurs invités, isolés par l'amour qui les lie, apaisés de ne rien chercher. René aime Odile de loin, en pure perte, pour le seul plaisir de contempler celle qui n'a d'yeux que pour son mari. La journée s'annonce chaude et ensoleillée.

Tout ce beau monde est oisif, discute à qui mieux mieux, quand un jeune homme fait son apparition. Il a l'âge de Saugueuse lorsqu'il a rencontré Odile, il a ses traits aussi et ce même désir de modifier la société, de se battre aux côtés des grévistes de l'usine, non loin de là. Sauf que l'usine a fermé ses portes depuis belle lurette. D'où vient ce jeune homme ? Du passé d'Odile, sans doute.

Glissant en douce d'une époque à une autre, Natacha Michel s'amuse à défier le temps, à confronter le possible et l'impossible ; son roman y gagne une tonalité inquiétante, irrationnelle. L'invité de la dernière heure devient une allégorie de la jeunesse qui menace tous les personnages. Tranquillement, le lecteur bascule à sa suite dans le fantastique.

Le jour où le temps a attendu son heure est un roman dense, presque indigeste, à la langue riche et chargée. Mais, il s'en dégage un climat troublant qui modifie les perspectives et ouvre les portes d'un monde insolite.

LORSQUE LES MATHÉMATIQUES SONT UNE JUNGLE...

SOS MATH

Les enfants peuvent réussir, c'est mathématique!



Michel Lyons, Robert Lyons

Un support pédagogique pour les parents

Un manuel composé de conseils pratiques et d'activités pour les enfants de six à douze ans:

la conservation du nombre; l'addition et la soustraction; la relation d'ordre; les phrases mathématiques; les grands nombres, etc...

128 pages, imprimées sur papier recyclé 14,95 \$



Demandez-les à votre libraire

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221 - 1-800-361-9264

Mémo Math

L'essentiel des lois et définitions mathématiques en un clin d'oeil

Mémo Math

Estelle Froment et Gaëtan Larente.

L'outil de référence le plus complet et le plus pratique conçu pour les étudiants

Mémo Math comprend plus de 2 000 formules, lois et définitions mathématiques pour plusieurs domaines, notamment les statistiques; le calcul différentiel et intégral; les matrices et les déterminants; les mathématiques financières; les probabilités, etc...

Mémo Math permet de préparer un examen, toutes clés en main! Présenté en format poche rigide et plastifié 9,95 \$

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

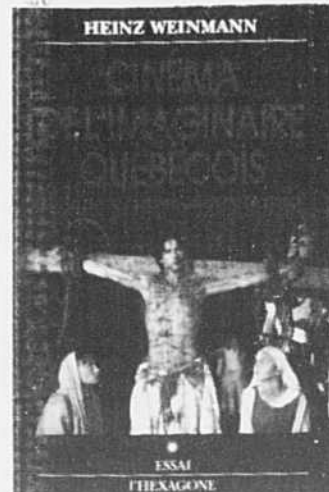
XYZ FÊTE de la NOUVELLE
4, 5 et 6 octobre 1990

Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis, Montréal

• Lancement • Lectures • Exposition • Vidéo

Remise des prix du Concours de nouvelles d'XYZ

Conseil des Arts du Canada - Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal



280 pages — 19,95 \$

HEINZ WEINMANN
CINÉMA DE L'IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS
DE LA PETITE AURORE à JÉSUS DE MONTRÉAL

- Une radioscopie de l'âme québécoise à travers une analyse fouillée de notre cinématographie.
- À l'image de son premier livre, les médias sont unanimes à proclamer celui-ci comme le livre-événement de l'année.

ESSAI

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ESSAI

PAUL WARREN
LE SECRET DU STAR SYSTEM AMÉRICAIN
UNE STRATÉGIE DU REGARD

- Une analyse captivante du pouvoir qu'exerce le cinéma américain dans le monde.
- Paul Warren a reçu pour son essai le Prix de l'Union des éditeurs de langue française.

212 pages — 19,95 \$



le plaisir des Livres

Dans le ciel gris de l'oppression, de courts moments de clarté



En 1961, une jeune fille de Berlin-Est qui vivait à l'Ouest jette un regard à sa mère, restée à l'Est.

BERLINESTOUEST

Hans Joachim Schädlich, Gallimard, Paris, 1990, 171 pages.

Diane-Monique Daviau

HANS JOACHIM SCHÄDLICH était linguiste à l'Académie des sciences de Berlin-Est. Il écrivait aussi de la fiction mais ses textes ne furent jamais publiés à l'Est. En 1977, peu après avoir signé la fameuse pétition pour le chansonnier Rolf Biermann et avoir publié à l'Ouest son premier livre intitulé *Tentative d'approche*, il quitte la RDA et s'installe à Berlin-Ouest.

L'exil est très difficile pour Schädlich et ce n'est que 10 ans plus tard que paraissent, coup sur coup, le roman *Tallhover* et *Berlinestouest*. Accueilli dès le début comme une révélation, Schädlich continue depuis 1976 — lentement, à sa manière — à mettre en scène le quotidien avec tout ce qu'il apporte d'aliénant. Sans pitié, sans compromis, il dresse des bilans qui ressemblent à des procès-verbaux.

Ici, c'est la politique qui s'immisce, à telle heure, tel jour précisément, dans le déroulement d'une journée bien ordinaire d'un citoyen bien ordinaire, là c'est un morceau de l'histoire ou encore des conventions sociales qui empêchent la vie de faire son chemin, de tourner, d'avancer.

Les outils de Schädlich sont simples mais douloureusement efficaces : petits scalpels de mots pointus,

bistouris de phrases qui ouvrent les chairs et mettent à nu tout ce qu'il y a de « malade », de contrefait, de défectueux, de croché en chacun de nous, bien sûr, et chez certains en particulier.

Berlinestouest contient 21 récits. Chacun d'eux est un univers clos, véritable petite grammaire de la vie puisque chacun des nombreux auteurs de ces drames exprime d'abord par son langage les oppressions, les terreurs, les manques et les désirs qui ont marqué sa vie et contribuent à lui donner cette forme (terriblement) précise, restreinte, contrainte que le narrateur met aussi bien en scène qu'en discours.

Comme dans ses livres précédents, Schädlich travaille dans *Berlinestouest* à grossir et à rapetisser la réalité, à la déformer pour mieux en faire voir les vices de forme.

Cette déformation passe avant tout dans la langue, dans l'emploi que Schädlich fait des mots, un emploi de biais qui montre bien des travers, dans l'utilisation, par exemple, de formules abrégées qui vont dans le même sens que les nombreux raccourcis auxquels les gens ont régulièrement recours pour passer à travers la vie sans trop d'écorchures, dans la mise à l'écart de certains éléments grammaticaux comme on le fait dans la vie avec certaines choses dont on ne voit pas le sens (tout ce fatras qui nous encombre sans cesse), dans la façon globale et minutieusement détaillée d'inventer, d'élaborer une syntaxe qui soit à la hauteur et de la réalité et des fuites que celle-ci provoque, une manière

d'aborder le monde et de l'exprimer qui soit aussi étonnante, dérangeante, choquante que peut l'être la vie elle-même.

Les textes de Schädlich sont tout à fait étonnants. Totalement dépayés. À la fois touffus et épurés, denses et formidablement laconiques. On y avance prudemment, à tout petits pas, sans trop savoir ce qu'il y aura au bout du chemin et en se demandant même souvent s'il y aura vraiment quelque chose. Ces récits exigent une faculté de concentration exceptionnelle, une lecture soutenue, une patience de tous les instants et de grands efforts d'imagination.

Mais le travail du lecteur est chaque fois récompensé : tous les récits de *Berlinestouest* déroutent, dérangent, aucun ne peut laisser indifférent, chacun mène à une découverte, un petit éclair lumineux dans le ciel gris et lourd des règles, des règlements, de l'oppression, un instant de clarté et même de transparence. Ce sont des textes intelligents, faits d'observations fines, d'analyse en profondeur, d'esprit critique, de réflexion et de fantaisie.

Les sujets de ces « récits » qui sont plutôt des esquisses esthétiquement très élaborées sont extrêmement diversifiés : manipulation d'un funambule, querelle d'académiciens, euthanasies hitlériennes, hospitalisations, internements psychiatriques, rafles de la Stasi, fuites, enfermements de toutes sortes. Même quand il s'agit du mur de Berlin, il n'est jamais uniquement question de ce qui semble d'abord être bien concrètement au

Yves NAVARRE

La vie dans l'âme

Carnet 2

LU dans le poème *Courtepoinies* écrit par Gaston Miron, illustré par James Guitel, publié en 1977, page 13, « c'est mon affaire, la terre et moi, flanc contre flanc, je prends sur moi, de ne pas mourir ». Voilà pour m'embarquer : le poète inaugure. Plus loin, page 27, « ces mots nous regardent, ils nous demandent de partir avec eux, jusqu'à perte de vue ». Voilà pour me régaler : le poète restaure.

Lu dans l'édition format de poche, page 393 de *La détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy, « seule l'affection, je le sais maintenant depuis longtemps, peut me porter à ce degré de confiance où je ne crains plus la vie. Et alors, j'ose m'élancer dans ce travail sans fin, sans rivage, sans véritable but, au fond, qu'est l'écriture ». La rentrée littéraire est là. Du moins, c'est la mienne, elle me gratifie, elle me tient debout, avec elle « ça va » du verbe aller. Une éternité des textes qui ne transigent pas.

Mais pourquoi publier en si petits caractères dès qu'il ne s'agit plus de l'édition originale ? Donc, pour l'accès à la culture il faut avoir de très bons yeux, une loupe ou des gros myopes financiers. J'insiste : le texte d'une écrivaine (déjà décédée quel vilain mot, quelle aberration du féminisme en bottes de plomb) ou d'un écrivain hors jeu, hors je, hors d'elle ou de lui-même, sera toujours à son entrée de secours, perpétuelle rentrée en amour, si peu une habitude rentrée littéraire, les pépites sont devenues rares, les universités, en fait, d'ici où de là-bas, nous ont trop habitués d'adorer des cadavres et de leur faire dire (fascisme ordinaire, ce « faire-dire ») ce qu'ils ou elles n'ont pas écrit ou voulu exprimer. Allons au plus corporel de la lecture, un corps à corps dans les draps des pages, et réjouissons-nous d'un Miron si méconnu encore, d'une Gabrielle Roy qui pour un peu d'attention et de jouissance, vous entrainera de la première neige au printemps vaillant sans que vous vous en rendiez compte.

Et les exemples abondent. La terre ici est féconde. Le monde peut tourner autour du Québec, ce bastion d'une liberté qui se nomme, alors que le monde itou, marketing et superbes de chapelles, interdit ou gomme tout. Les amis et amies de lecture, celles et ceux qui arrivent pour la première fois (richesse de la revue



XYZ) et celles et ceux qui sont toujours au point de départ de la lecture, cette aventure, cet amour fou, liaisons fastueuses qui nous permettent d'être ce que nous sommes, de devenir ce que nous fûmes avant que, « formés », « instruits », on ne nous « déformât ». Est-ce trop dire ? Je me fais un sang d'encre, je n'ai de passion que pour ce qui est « encre ». Ici au Québec, immigrant reçu, sur le déjà tard de ma vie, je suis comblé, assailli, plus jeune que jamais, enthousiasmé. Même si certains proches (et la perversité va surtout se nicher dans certaines attentions annoncées) attendent « le second hiver » et se disent « ce salon-là ne tiendra pas ». Ce salon-là ?

Impossible d'éviter Michèle Richard. Il y a le golfe (Saddam Hussein me fait frémir, je pense à Staline en train de dire « à la fin il n'y a que la mort qui gagne », un million de morts Irak-Iran en témoigneraient-ils ?), le golf d'Oka, bravo monsieur le maire, vous le vouliez votre 18 trous, et la courageuse mini-poupette de service, fille de Ti-Blanc, qui s'accroche à ses faux-cils et à ses formes devenues vagues, avec un ardeur qui pourrait émuir si le spectacle n'était pas si ridiculement agencé. Impossible de ne pas lire en allant acheter son journal les « je me fiance », « je me marie », « voici ma robe de mariée », « le mariage et tous les invités ». La suite pour l'automne et l'hiver ? « J'attends un enfant », « l'enfant impossible », puis, « je vais adopter un enfant », et, « on veut rapter l'enfant que j'adopte », « tous les secrets sur la rançon ».

On est loin du populaire tel que Brecht (ah, le beau *Galilée* du TNM) l'entendait, lui qui fut si souvent immigrant non reçu, jusque dans son propre pays. Qui a maquillé Michèle Richard le jour de son mariage. Hommage. Montréal a, décidément, le plus beau

musée d'architecture du monde.

Un télégramme de Paris-la-Fouineuse. Madelin Fantoche me propose une longue entrevue avec Cybèle Pia-Pia (ex-Nouvel-Obscénité) sur Y.N., exilé volontaire. J'ai répondu « Paris m'était un exil ». Alouettes du Québec, prenez garde au miroir parisien.

En attendant la nouvelle mise en scène d'Alice Ronfard, le nouveau ballet des *La La Human Steps*, un autre concert des musiques de Claude Vivier, je suis allé à la galerie Michel-Tétrault, au 1192 Beaudry, Jacques Payette y expose ses nouvelles toiles jusqu'au 20 octobre, tél. 521-2141 pour les horaires. On parlera bientôt de Montréal comme on parle de New York City dans les années 60. Payette est le pur et simple produit d'un climat d'émulation et de ferveur. On peut aimer ses portraits de couples, saisissants face à face, de profil (« un profil se dit la vérité », m'expliquait ma grand-mère devant un tableau de Piero della Francesca à Urbino); on peut s'émouvoir de ses photos captatrices qui échappent à la mise en scène; on peut et on doit s'émerveiller des nids, des paysages, de ses enfants rêveurs. Le lyrisme passe. Le trait est majeur. La légion des Payette, Dorion, Scott, Valois, Evergon, Vincent s'avance.

Il pleut. On voudrait toujours pouvoir en dire plus et le dire mieux.

À noter, chapeau, la mobilisation des hommes d'affaires pour le Québec, la détermination d'un Serge Saucier, « cette fois le Canada anglais va devoir écouter ». Il se dit, comme tant d'autres collègues, prêt à « repartir en croisée ». Voilà pour l'exemplaire et la cohérence. Les politiciens parfois somnolent. Les voici tancés. La danse du silence de l'après-Meech a cessé. Non, mais !

Y.N.

DIMANCHE 30 SEPT.

12h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart, Brunch, inv. Claude Estéban (France), Prix du repas 14 \$, Rés. 379-9813.
14h00: Galerie: Céline Veillette, 615, Lavolette.
Vernissage: Oeuvres: Céline Veillette, Poèmes: Gérard Gaudet.
17h00: Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Dubost (France), G. Goffette (Belgique), M. Chapaz (Suisse), A. Piché (Québec), M.A. Campos (Mexique).
19h00: Restaurant Le Sextant, 875, St-Pierre.
Sous le poème: inv. F. Arbelaez (Colombie), A.L. Sall (Sénégal), M. Latif-Ghattas (Égypte), G. Hons (Belgique).
20h30: Bar l'Odyssée, 1198, Champ-fleur.
Poésie-performance: inv. Alberto Kurapel (Chili) Prix: 5 \$ + frais. Réservations: SPECTA 819-380-9797 entre 11 et 18 h.
22h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario), D. Dargis (Québec), N. Miron (Cuba), M.A. Campos (Mexique).

LUNDI 1 OCTOBRE

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. C. Estéban (France), N. Miron (Cuba), G. Goffette (Belgique), L. Schlechter (Luxembourg), J.P. Daoust (Québec).
15h30: Restaurant Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), J. Sologuren (Pérou), F. Arbelaez (Colombie), M.A. Campos (Mexique).
20h30: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
22h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
23h00: Bar l'Odyssée, 1198, Champ-fleur.
Poésie-performance: inv. Miron-Daoust: Boisvert-Charron-Mongrain (Québec) et leurs musiciens.

22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Poésie ouverte: inv. F. Arbelaez (Colombie), L. Schlechter (Luxembourg), N. Miron (Cuba), A.L. Sall (Sénégal), M. Latif-Ghattas (Égypte).
23h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Poésie ouverte: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), G. Miron (Québec).

6^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

TROIS-RIVIÈRES

DU 30 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 1990

INFORMATIONS: 819-379-9813

MARDI 2 OCTOBRE

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. L. Dubost (France), G. Hons (Belgique), H. Chasson (Acadie), M. Latif-Ghattas (Égypte).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. N. Miron (Cuba), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
15h30: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. A.L. Sall (Sénégal), N. Miron (Cuba), M. Chapaz (Suisse).
17h00: Centre Culturel, Place de l'Hôtel de Ville.
Ouverture officielle: Remise du Grand Prix de Poésie de la Fondation Les Forges à François Charron. Remise des prix de poésie: Alphonse Piché. Vernissage des livres d'art: des Éditions du Pôle. Vernissage de l'exposition: Au creux du vent du Musée d'Art de Joliette. Lancement des Écrits des Forges.

19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), D. Boucher (Québec), L. Schlechter (Luxembourg).
20h30: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Vernissage: Toiles: Martial Després, Textes: Michel Plamondon.
20h30: Centre Social CEGEP, 3175, Lavolette.

12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. M. Chapaz (Suisse), H. Chasson (Acadie), M. Latif-Ghattas (Égypte), R. Dixon (Ontario).
15h30: Restaurant Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), J. Sologuren (Pérou), F. Arbelaez (Colombie), M.A. Campos (Mexique).
20h30: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
22h00: Bar l'Odyssée, 1198, Champ-fleur.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
23h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. C. Estéban (France), N. Miron (Cuba), G. Goffette (Belgique), L. Schlechter (Luxembourg), J.P. Daoust (Québec).
15h30: Restaurant Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), J. Sologuren (Pérou), F. Arbelaez (Colombie), M.A. Campos (Mexique).
20h30: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
22h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
23h00: Bar l'Odyssée, 1198, Champ-fleur.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. C. Estéban (France), N. Miron (Cuba), G. Goffette (Belgique), L. Schlechter (Luxembourg), J.P. Daoust (Québec).
15h30: Restaurant Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), J. Sologuren (Pérou), F. Arbelaez (Colombie), M.A. Campos (Mexique).
20h30: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
22h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
23h00: Bar l'Odyssée, 1198, Champ-fleur.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. C. Estéban (France), N. Miron (Cuba), G. Goffette (Belgique), L. Schlechter (Luxembourg), J.P. Daoust (Québec).
15h30: Restaurant Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), J. Sologuren (Pérou), F. Arbelaez (Colombie), M.A. Campos (Mexique).
20h30: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
22h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
23h00: Bar l'Odyssée, 1198, Champ-fleur.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).

MERCREDI 3 OCTOBRE

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. M. Chapaz (Suisse), S.E. Wolfgang (Autriche), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), F. Arbelaez (Colombie), G. Hons (Belgique), M.A. Campos (Mexique).
12h00: Brasserie le Gossier, 1140, boul. des Récits.
Sport et poésie: inv. Bernard Pozier et Michel Albert.
15h00: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), H. Chasson (Acadie), S.E. Wolfgang (Autriche), G. Goffette (Belgique).
17h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), M. Latif-Ghattas (Égypte), R. Dixon (Ontario).
17h00: Café le Bistrot, 547, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. D. Boucher (Québec), F. Charron (Québec), F. Arbelaez (Colombie), S.E. Wolfgang (Autriche), J.P. Daoust (Québec).
19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h30: Bibliothèque Hélène Beauséjour, Grand-Mère.
Exposition: Huguette Bertrand et Marcelle Cormeau.
20h00: Poète à la Bibliothèque Municipale.
inv. Orlène Marchand.
20h30: Bar Pubiscie, 376, St-Roch.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
20h30: Des poètes au Vieux Presbytère de Batiscan.
inv. N. Miron (Cuba), L. Schlechter (Luxembourg), F. Charron (Québec), M.A. Campos (Mexique), et la musicienne Marie-Pascale Lebel, Batiscan.
22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. M. Chapaz (Suisse), S.E. Wolfgang (Autriche), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), F. Arbelaez (Colombie), G. Hons (Belgique), M.A. Campos (Mexique).
12h00: Brasserie le Gossier, 1140, boul. des Récits.
Sport et poésie: inv. Bernard Pozier et Michel Albert.
15h00: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), H. Chasson (Acadie), S.E. Wolfgang (Autriche), G. Goffette (Belgique).
17h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h30: Bibliothèque Hélène Beauséjour, Grand-Mère.
Exposition: Huguette Bertrand et Marcelle Cormeau.
20h00: Poète à la Bibliothèque Municipale.
inv. Orlène Marchand.
20h30: Bar Pubiscie, 376, St-Roch.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
20h30: Des poètes au Vieux Presbytère de Batiscan.
inv. N. Miron (Cuba), L. Schlechter (Luxembourg), F. Charron (Québec), M.A. Campos (Mexique), et la musicienne Marie-Pascale Lebel, Batiscan.
22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. M. Chapaz (Suisse), S.E. Wolfgang (Autriche), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), F. Arbelaez (Colombie), G. Hons (Belgique), M.A. Campos (Mexique).
12h00: Brasserie le Gossier, 1140, boul. des Récits.
Sport et poésie: inv. Bernard Pozier et Michel Albert.
15h00: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), H. Chasson (Acadie), S.E. Wolfgang (Autriche), G. Goffette (Belgique).
17h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h30: Bibliothèque Hélène Beauséjour, Grand-Mère.
Exposition: Huguette Bertrand et Marcelle Cormeau.
20h00: Poète à la Bibliothèque Municipale.
inv. Orlène Marchand.
20h30: Bar Pubiscie, 376, St-Roch.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
20h30: Des poètes au Vieux Presbytère de Batiscan.
inv. N. Miron (Cuba), L. Schlechter (Luxembourg), F. Charron (Québec), M.A. Campos (Mexique), et la musicienne Marie-Pascale Lebel, Batiscan.
22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. M. Chapaz (Suisse), S.E. Wolfgang (Autriche), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), F. Arbelaez (Colombie), G. Hons (Belgique), M.A. Campos (Mexique).
12h00: Brasserie le Gossier, 1140, boul. des Récits.
Sport et poésie: inv. Bernard Pozier et Michel Albert.
15h00: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), H. Chasson (Acadie), S.E. Wolfgang (Autriche), G. Goffette (Belgique).
17h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h30: Bibliothèque Hélène Beauséjour, Grand-Mère.
Exposition: Huguette Bertrand et Marcelle Cormeau.
20h00: Poète à la Bibliothèque Municipale.
inv. Orlène Marchand.
20h30: Bar Pubiscie, 376, St-Roch.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
20h30: Des poètes au Vieux Presbytère de Batiscan.
inv. N. Miron (Cuba), L. Schlechter (Luxembourg), F. Charron (Québec), M.A. Campos (Mexique), et la musicienne Marie-Pascale Lebel, Batiscan.
22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. M. Chapaz (Suisse), S.E. Wolfgang (Autriche), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), F. Arbelaez (Colombie), G. Hons (Belgique), M.A. Campos (Mexique).
12h00: Brasserie le Gossier, 1140, boul. des Récits.
Sport et poésie: inv. Bernard Pozier et Michel Albert.
15h00: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), H. Chasson (Acadie), S.E. Wolfgang (Autriche), G. Goffette (Belgique).
17h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h30: Bibliothèque Hélène Beauséjour, Grand-Mère.
Exposition: Huguette Bertrand et Marcelle Cormeau.
20h00: Poète à la Bibliothèque Municipale.
inv. Orlène Marchand.
20h30: Bar Pubiscie, 376, St-Roch.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
20h30: Des poètes au Vieux Presbytère de Batiscan.
inv. N. Miron (Cuba), L. Schlechter (Luxembourg), F. Charron (Québec), M.A. Campos (Mexique), et la musicienne Marie-Pascale Lebel, Batiscan.
22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario).

12h00: Cafétéria, 3351, boul. des Forges.
Poètes à l'U.Q.T.R.: inv. M. Chapaz (Suisse), S.E. Wolfgang (Autriche), J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba).
12h00: Café Mozart, 324, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. L. Schlechter (Luxembourg), F. Arbelaez (Colombie), G. Hons (Belgique), M.A. Campos (Mexique).
12h00: Brasserie le Gossier, 1140, boul. des Récits.
Sport et poésie: inv. Bernard Pozier et Michel Albert.
15h00: Restaurant du Parc Portuaire.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), H. Chasson (Acadie), S.E. Wolfgang (Autriche), G. Goffette (Belgique).
17h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h00: Restaurant l'Artois, 1392, Hart.
Après de la poésie: inv. C. Estéban (France), P. Savoie (Manitoba), M. Chapaz (Suisse), J.P. Daoust (Québec).
19h30: Bibliothèque Hélène Beauséjour, Grand-Mère.
Exposition: Huguette Bertrand et Marcelle Cormeau.
20h00: Poète à la Bibliothèque Municipale.
inv. Orlène Marchand.
20h30: Bar Pubiscie, 376, St-Roch.
Après de la poésie: inv. G. Hons (Belgique), S.E. Wolfgang (Autriche), H. Chasson (Acadie), G. Goffette (Belgique), J.P. Daoust (Québec).
20h30: Des poètes au Vieux Presbytère de Batiscan.
inv. N. Miron (Cuba), L. Schlechter (Luxembourg), F. Charron (Québec), M.A. Campos (Mexique), et la musicienne Marie-Pascale Lebel, Batiscan.
22h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. J. Sologuren (Pérou), G. Goffette (Belgique), L. Dubost (France), C. Estéban (France), R. Dixon (Ontario).

23h00: Café-Bar Le Zénob, 171, Bonaventure.
Après de la poésie: inv. S.E. Wolfgang (Autriche), M. Latif-Ghattas (Égypte), H. Chasson (Acadie), P. Savoie (Manitoba), D. Boucher (Québec), M. Chapaz (Suisse).
23h00: Café Van Houtte, 375, rue des Forges.
Après de la poésie: inv. Guy Marchamps.
23h00: Des poètes au Vieux Moulin de Pointe-du-Lac, 2930, rue Notre-Dame, Pointe-du-Lac.
Après de la poésie: inv. N. Miron (Cuba), D. Boucher (Québec), F. Arbelaez (Colombie), A.L. Sall (Sénégal), M.A. Campos (Mexique).
23h00: Café-Galerie l'Embuscade, 1571, Badaux.
Après de la poésie: inv. R. Dixon (Ontario), G. Hons (Belgique), C. Beausoleil (Québec), M.A. Campos (Mexique), B. Pozier (Québec